

# JOURNAL DES DEMOISELLES

I, BOULEVARD DES ITALIENS, I

ÉDITION CHAMOIS PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 F. — DÉPARTEMENTS, 12 F.

## TROIS ÉDITIONS BI-MENSUELLES

PARRAISANT LE 1<sup>er</sup> ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

ÉDITION VIOLETTE avec un grand Patron imprimé au recto et au verso.	Paris.....	15 fr.
	Départements.....	18 fr.
ÉDITION BLEUE avec 30 Gravures. Total : 48 par an et 8 pages de Modes par mois.	Paris.....	16 fr.
	Départements.....	18 fr.
ÉDITION VERTE avec les Patrons et les suppléments de Modes des deux autres Éditions, et douze Patrons à découper en plus.	Paris.....	20 fr.
	Départements.....	24 fr.

Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> Janvier et se font pour l'année entière.

## ÉDITION HEBDOMADAIRE

Couverture orange

PARIS : Un an, 28 fr.; Trois mois, 7 fr. 50 | DÉPARTEMENTS : Un an, 32 fr.; Trois mois, 8 fr. 50

Pays dans lesquels on peut recevoir le Journal franc de port.	ÉDITION ORDINAIRE	3 édit. bi-mens <sup>lles</sup>		Édit. hebdomadaire	
		VIOLETTE et bleue.	VERTE	3 MOIS	UN AN
Belgique, Italie, Suisse, Luxembourg.....	14	21	26	9	36
Angleterre, Égypte, Espagne.....	15	22	28	10	40
Etats du Pape, Portugal, Bavière, Saxe, Prusse, Autriche, Allemagne, Hollande.....	16	23	30	11	42
Turquie, Tunis, Tripoli et Maroc.....	17	24	32	12	48
Colonies françaises et étrangères, Russie, Grèce.....	18	28	34	13	50
Moldo-Valachie, Corfou, Zante, Suède, toute la voie d'Autriche.....	19	29	35	14	54
Bésil.....	20	30	38	15	56
Nouvelle-Zélande, Chili, Pérou, toute voie de Panama, Indes françaises.....	22	33	42	16	60

## ON S'ABONNE

EN ENVOYANT UN MANDAT DE POSTE A L'ORDRE DU DIRECTEUR DU JOURNAL  
1, Boulevard des Italiens, 1

POUR LA PRUSSE ET POUR LA RUSSIE

on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des Postes de Cologne et de Sarrebruck.

POUR LA BELGIQUE ET LA HOLLANDE

Chez M. DESTERBECQ, rue du Casino, 9, à Bruxelles.

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

## AVIS IMPORTANT

### ÉDITION HEBDOMADAIRE DU JOURNAL DES DEMOISELLES

Pour répondre aux désirs manifestés par un certain nombre de nos abonnées, trouvant que le *Journal des Demoiselles* — paraissant *une fois par mois* — ne leur donnait pas assez de costumes de modes, nous avons d'abord créé une *édition bi-mensuelle*, offrant en plus, à ses abonnées, 30 gravures de modes et un texte explicatif, **édition bleue**.

D'autres abonnées, plus soucieuses d'avoir un grand nombre de patrons, nous en réclamaient sans cesse. — Nous avons créé pour elles une *seconde édition bi-mensuelle* de patrons, donnant le 16 de chaque mois une feuille imprimée recto et verso, **édition violette**.

Une autre classe d'abonnées nous demandait d'avoir réunies ces deux éditions c'est-à-dire d'avoir les patrons et les gravures des deux éditions bi-mensuelles. C'est pour les satisfaire que nous avons créé la troisième édition bi-mensuelle, qui, avec les gravures, et les patrons des deux autres, donne en plus, chaque mois, un ou deux patrons à découper, **édition verte**.

Avec ces trois éditions bi-mensuelles, nous n'avons pas encore satisfait toutes les exigences; un grand nombre de personnes nous écrivent pour nous exprimer le plaisir qu'elles auraient à recevoir leur journal, non-seulement deux fois par mois, mais toutes les semaines.

Nous avons donc créé, à partir de janvier 1869, une édition hebdomadaire du *Journal des Demoiselles*, donnant :

**Le premier samedi** du mois, le *Journal des Demoiselles* tel que le reçoivent les abonnées à l'édition de 10 fr. (édition chamois).

**Le deuxième samedi** du mois, une gravure de modes et une double feuille de patrons, de très-grande dimension — le patron de l'édition violette, — un texte explicatif de ces deux annexes et une chronique, le tout enveloppé d'une couverture orange.

**Le troisième samedi**, une gravure de modes, une très-grande feuille contenant un ou plusieurs patrons à découper, c'est-à-dire à pièces indépendantes; — le patron à découper de l'édition verte, — souvent ces patrons seront pour plusieurs tailles.

Le tout accompagné d'un texte explicatif et d'une couverture orange, comme le deuxième samedi.

**Le quatrième samedi**, une gravure de modes et une planche jaune couverte, recto et verso, de travaux d'actualité et de fantaisie, apportant dans

## RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

*N. G.* — Il faut, pour ôter les taches de cire, en enlever le plus possible en frottant légèrement à l'envers avec l'ongle, puis poser la tache entre deux papiers de soie & passer dessus un fer doux; changer le papier jusqu'à ce qu'il ne soit plus taché par le contact du fer chaud. — Il est impossible de les repasser en conservant le *crêpe*. — Le savon de Panama, l'extrait de Panama, ou le Panama soluble, tous sont également excellents; pour des taches isolées, l'extrait est préférable.

*Avec l'espoir d'obtenir une réponse.* — Une chemisette en toile fine brodée en noir, petites guêtres tricotées, ou deux ou trois petits pantalons brodés.

*J. C., à Madrid.* — Pris note de votre demande pour un temps un peu éloigné; voyez en août et en novembre 1868. — Et les alphabets!!!

*Une abonnée depuis huit ans.* — Nous n'avons plus de Lanterne chinoise.

*Une étourdie de dix-huit ans bientôt.* — On appelle point *Aubusson* le point ordinaire sans être recouvert.

*M<sup>me</sup> D.* — Nous ne pouvons nous charger de faire ce changement; il faudrait, pour cela, vous adresser à M. Gouyon, 45, rue du Bac; lui envoyer vos explications avec le dessin du carré de filet, & lui demander le prix que cela coûterait.

*M<sup>me</sup> T., à N.* — Je ne sais comment ces cartons ont échappé à l'estampage; nous n'avons plus de lanterne pour les remplacer; veuillez donc engager ces dames à les découper sur les autres morceaux, & à s'en servir comme s'ils étaient semblables aux autres.

*Une impatiente.* — Ce délai, qui vous semblait trop long, était encore trop court pour nous, surtout au commencement de l'année où les lettres & demandes s'amoncellent avec une rapidité effrayante. Il est, en effet, nécessaire de nous envoyer un mandat sur la poste pour cet achat; il faudrait y mettre de 7 à 9 fr. le mètre. — Pour la robe de laine, en tartan écossais vert & bleu ou en drap vert, ou bleu foncé. — Si vous adoptez le costume écossais, vous pouvez le faire avec un grand manteau à pèlerine, relevée par des choux, sur le patron du *water-proof*, ou une tunique relevée avec petite pèlerine; cette forme serait également bien pour la robe de drap ou la robe relevée avec casaque ajustée. — Il serait préférable de faire la robe de soie à traîne aussi, si elle est destinée à être mise pour petite soirée. — L'imperméable, tout *disgracieux* qu'il est, rend trop de services pour disparaître si vite; nous croyons pouvoir lui assurer une longue existence. — Des draperies en velours, les barbes en velours garnies d'une dentelle basse. — Répondre sans vous lever au salut qui vous sera fait. Nous sommes heureuse d'avoir si bien réussi à procurer une distraction agréable à monsieur votre frère.

*Une abonnée qui sera fidèle.* — Pourquoi garder l'anonyme? — Vous pouvez employer un dessin de coussin en le faisant sur canevas plus gros. — Nous ne pouvons vous promettre pour le lambrequin.

*Three young ladies.* — Nous ne pouvons vous promettre le bavoir; nous en avons donné un fort joli, d'un modèle tout nouveau, il y a quelques mois; il vous sera facile de disposer sur ce patron le dessin de la brassière; nous donnerons certainement un ou plusieurs bavoires dans le courant de l'année.

*M<sup>me</sup> A. G., à P., Deux-Sèvres.* — Nous avons le regret de ne pouvoir vous promettre ce chiffre pour une époque quelconque. Quand aux initiales sur un modèle ainsi désigné, nous vous engageons à vous adresser à M. Gouyon, 45, rue du Bac. Il faut toujours le marquer en angle; d'ailleurs, consultez la planche de marques de linge publiée en juin. — Nous ne pouvons jamais promettre de répondre le mois suivant, cela dé-

pend entièrement du nombre de lettres que nous recevons; toutes sont classées par ordre de réception, & nous sommes souvent forcée de faire attendre nos réponses deux ou trois mois.

*Une abonnée pressée de sa réponse.* — Et à laquelle nous avons le déplaisir de ne pouvoir complaire en rien. Voudrait-elle bien comprendre que la question est fort délicate? Nous n'oserions répondre pour nous-même, loin de nous porter caution pour autrui. Ne serait-il pas plus prudent de choisir des ouvrages tout achevés et par suite entièrement connus?

*Une abonnée, mécontente de ce que l'on a bien su recevoir son argent, mais que l'on n'ait pas su faire attention à ce qu'elle demandait;* il est encore une chose que nous ne savions pas, c'est que nous soyons dans l'obligation d'envoyer des initiales à toutes les abonnées qui nous feront l'honneur de nous en demander.

*M<sup>me</sup> F. A., à P.* — Peut-être avez-vous raison, c'est aussi notre opinion personnelle; mais d'un autre côté nous recevons tant de lettres en sens inverse qu'il est difficile d'être très-affirmatif. Je crois cependant pouvoir vous promettre que nous serons, à l'avenir, plus sobres de ces annexes.

*La Rochelle, 6 novembre 1868.* — Au train dont marchent les mariages, il est plus que probable que votre fiancé du 6 novembre est aujourd'hui bel et bien votre mari; j'aurais donc mauvaise grâce à faire autre chose que de m'excuser de ce long retard, que je ne sais comment m'expliquer.

*M<sup>lle</sup> J. de L.* — Cette pauvre édition chamois, dites-vous; mais nous protestons de toutes nos forces; jamais elle n'a été aussi richement dotée que cette année. Nos doubles sommaires & nos explications nous semblent répondre à ce que vous demandez.

*Une abonnée à l'édition chamois.* — Veuillez écrire aux Sœurs de la Croix, 136, rue du Cherche-Midi, peut-être trouverez-vous chez elles ce que vous désirez.

*M<sup>me</sup> F. A., à P., & M<sup>me</sup> R., à Cl.* — Nous demanderons à M<sup>me</sup> F. A. de lui répondre par un passage de la lettre de M<sup>me</sup> R.: « Le pantinoscope nous a beaucoup amusés; il fait » en ce moment les délices des grands et des petits enfants » qui viennent nous voir... » Maintenant, nous empruntons à M<sup>me</sup> F. A. la réponse à faire à M<sup>me</sup> R.: « Ce pantinoscope a été » un grand travail pour vous; ce travail serait encore plus » grand pour la plupart de vos abonnées, aussi qu'arrive-t-il? » c'est que chez les trois quarts ce travail reste sous l'enve- » loppe. »

Pendant qu'un philosophe assure  
Que toujours par leurs sens les hommes sont dupés,  
Un autre philosophe jure  
Qu'ils ne nous ont jamais trompés.

Au reste, ces deux dames sont d'accord en un point: leur extrême bienveillance pour nous, ce dont nous ne saurions trop les remercier.

*Une abonnée importune.* — Importune! Bien certainement non! mais renouvelant un regret que nous éprouvons trop souvent quand nous sommes forcée de constater notre impuissance à donner un bon conseil. Rappelez-vous cependant la boule de neige, commencez avec tout ce qui vous tombera sous la main, appliquez-vous surtout à bien faire, et je crois pouvoir vous prédire que votre édifice grandira.

*M<sup>me</sup> A. M., à N.* — Bien que vous ne nous demandiez rien, nous avons eu trop de plaisir à vous lire pour ne pas vous répondre: Merci.

*Une abonnée à l'édition chamois.* — Nous ne pouvons subir les conséquences de ce double emploi. On s'est beaucoup trop avancé en vous promettant, Madame, que nous donnerions l'année 1869 en échange de l'année 1868 qui nous serait renvoyée. Veuillez envisager tous les abus auxquels cela pourrait ouvrir la porte.

*M<sup>me</sup> E. C., à L.* — Est-il nécessaire de vous dire qu'à notre tour, nous trouvons votre bon vouloir très-appréciable?



R. 4632  
R. 6485

M<sup>lle</sup> G. M., aux P. — Nous sommes de votre avis sous certains rapports; mais vous avez dû vous apercevoir des efforts que nous faisons pour y remédier; nous avons tout lieu d'espérer, aujourd'hui, que vous ne tarderez pas à constater un réel progrès.

Pavie. — Quand vous lirez ces lignes, il sera bien tard pour vous remercier de vos aimables souhaits, et, nous l'espérons, inutile de vous rassurer sur le sort de la couleur la plus ancienne; vous aurez eu tant de preuves qu'elle n'est en rien négligée!

M<sup>me</sup> B. G., à Sens. — Permettez-nous de vous faire observer que 24 et 7 50 font 31 50, et non pas 32, comme vous nous avez envoyé; cette erreur, tout à notre avantage, n'en blesse pas moins l'esprit arithmétique de notre caissier.

M<sup>me</sup> M. d'A., à T. — Dieu vous bénit dans vos enfants; quelle plus grande grâce pouvait-il ajouter à la consolation de prier tous les jours pour votre cher absent? Qui ne la connaît pas, cette consolation? qui de nous n'a pas eu, comme dit Bossuet, des larmes et des prières à verser sur quelque affection perdue.

M<sup>me</sup> A. C., à C. — Vous aussi, madame, vous nous avez envoyé trop d'argent, 12 50 au lieu de 12 francs, prix de l'abonnement. Bien entendu que nous tenons la somme à votre disposition; mais il serait si simple et si facile de nous adresser exactement le prix du Journal?

M<sup>me</sup> H. M., à Vercelli. — Comme nous vous avons envoyé déjà des livres, nous ferions également toutes autres commissions pour l'étranger. Voici la marche à suivre: Dans une première lettre, donner des détails très-précis sur les achats à faire; nous prenons des renseignements chez les divers marchands, et nous vous écrivons ensuite le prix que coûterait la commande. — Au reçu de ce prix en un chèque sur Paris, nous faisons faire les achats et expéditions, dans le délai convenu, le port à votre charge.

M<sup>lle</sup> A. L., à M. — Nous n'avons jamais eu l'honneur d'accompagner cette Muse dans ses pérégrinations célestes, mais nous pensons qu'elle s'élève alors bien au-dessus des nues, qui pour nous — nous avons peut-être tort — ne sont pas synonymes de ciel. Nous avons bien un autre doute: c'est de savoir jusqu'à quel point il est licite de faire rimer *nom* avec *Hélicon*. A cela près, votre logogriphe vaut certes autant, sinon mieux, que ceux que nous donnons.

Une fidèle abonnée. — Nous serions trop heureux si tout le monde pensait comme vous; mais, pour peu que vous lisiez nos réponses, vous devez voir que bon nombre de lectrices ne trouvent pas dans leur Journal tout ce qu'elles y cherchent, — d'autres n'y voient même pas ce qui y est; — quant à votre appréciation, tous nos efforts tendent à la mériter, mais ce qui pour vous est un fait accompli, n'est encore à nos yeux qu'une modeste ou plutôt une ambitieuse aspiration.

M. C., à Chambéry. — C'est à nous de nous excuser de n'avoir pas envoyé plus tôt le numéro de Janvier; mais, malgré tous nos efforts, nous sommes toujours forcés de beaucoup faire attendre les abonnées arrivant entre Noël et le premier de l'an.

M. C., à M. — Nous aussi, madame, nous sommes du nombre de celles qui préfèrent l'utile à l'agréable, mais notre préférence ne nous rend pas exclusive, et, tout en faisant la plus large part à l'utile, nous vous demanderons la permission de ne pas sacrifier complètement l'agréable.

M<sup>lle</sup> A. B., à P. — Le premier employé des Postes venu, voire même un facteur rural, est plus compétent que personne à trancher cette question. Pour nous, nous avons lu maintes fois dans les journaux l'invitation (de l'administration des Postes) de mettre le timbre en haut de la lettre, et à droite, à droite de la personne qui écrit l'adresse, bien entendu.

M<sup>lle</sup> A. G. — Permettez-nous de vous dire comme à une fidèle abonnée. Pour peu que vous lisiez nos réponses, vous verrez que nous ne poussons pas aussi loin que vous avez la bonté de le dire l'art de plaire à toutes nos lectrices.

Pensant à l'hiver. — La personne dont vous voulez bien aimer les livres n'habite pas Paris, mais votre souvenir lui est parvenu, et elle vous en est profondément reconnaissante.

M<sup>me</sup> M. de G., Château de Sivrac. — Vous trouverez à la maison Lahure, rue de Fleurus, 9, beaucoup de romans anglais traduits, ceux de Dickens, de mistress Gaskell, de Miss Cumming, de Tackeray, et on pourrait vous procurer, je pense, dans cette même maison, les romans non traduits. Voici quelques titres de romans anglais nouveaux: *Roseworn*, *Sabina*, de lady Wood; *Constance Rivers*, de lady Barrett; *Old Sir Douglas*, de mistress Norton; *Corneth up as a flower*, auteur anonyme; *les Épreuves d'une Femme (A Woman's Trials)*, par Grâce Ramsay.

V. F. L. M., à G. — Probablement dans l'année; nous ne prenons cependant aucun engagement; nous en avons publié une fort jolie sur la planche bleue de février 1868; d'aussi grands modèles ne peuvent être renouvelés très-souvent. La dentelle a été donnée en novembre.

E. B., 764. — A la vérité notre réponse était peu concluante quant à ce travail que nous ne connaissons nullement; mais enfin nous n'avons pas eu l'impolitesse de vous laisser attendre si longtemps.

M<sup>lle</sup> C., Côtes-du-Nord. — Tout en ayant pris note, nous ne pouvons vous promettre une prompte satisfaction; si donc vous êtes pressée, il faudrait vous adresser directement à M. Gouyon, 45, rue du Bac.

En caressant les boucles blondes de mon baby blanc et rose. — Pour petit garçon il vaut mieux faire le corsage de forme brassière, décolleté si vous le désirez, et avec ceinture. — Il n'est pas d'usage de mettre les bottes noires, on les met blanches. — Le petit paletot en drap bleu ou blanc. — Nous vous remercions sincèrement de nous compter pour cela au nombre de vos amies, et nous nous associons à elles de tout notre cœur.

Une abonnée oubliée. — Veuillez changer le dernier mot, et mettre *oublieuse*, car elle a dû lire bien des fois dans nos réponses que nous ne pouvons pas promettre les chiffres. Nous envoyons souvent des alphabets, et s'ils ne suffisent pas, c'est à M. Gouyon que nous renvoyons; c'est, il est vrai, une petite dépense, mais qui est bien minime lorsque l'on achète un service de table.

Une abonnée de Normandie. — En effet, il est bien plus prudent de vous adresser directement à M. Gouyon, 45, rue du Bac; mais, d'un autre côté, nous espérons que le bouquet de février et les songes de mars vous consoleront de nous avoir fourni matière à un nouveau refus.

Une abonnée discrète M. D. N. — Nous n'osons vous promettre positivement; les vestes sont peu portées aujourd'hui; on ne rejette pas celles que l'on a, mais on n'en fait pas de nouvelles. — Il faut savonner et rincer à l'eau tiède la frivolité puis l'apprêter à neuf comme de la dentelle, la piquer sur une planche garnie, en plaçant une petite épingle dans chaque picot; lorsque la dentelle en frivolité est sèche, on passe dessus une petite éponge ou un tampon en mousseline, imbibé d'eau de gomme. Cet apprêt n'est nécessaire que pour un col, une pelote, une cravate, un objet en frivolité fine; pour une garniture de pantalon ou de jupon, on repasse à l'envers avec le fer, puis avec une épingle on relève les picots que le fer aurait aplatis.

M. S. — Pris note de votre demande; nous ne sommes pas certaine de faire droit prochainement. Il en a paru un fort joli, en tapisserie par signes.

M<sup>me</sup> A. T., à Lyon. — De grâce, madame, une autre fois soyez assez bonne pour écrire à peu près lisiblement; nous avons dépensé autant de temps que M. Champollion en eût mis à traduire un hiéroglyphe, & cela pour découvrir que vous désiriez vos initiales de plusieurs grandeurs et formes différentes. — Nous vous prions de consulter nos alphabets, que nous multiplions le plus possible & sur lesquels nous espérons que vous trouverez ce qu'il vous faut.

*H. B., à C.* — Même réponse que ci-dessus, pour les initiales & les petites garnitures pour chemises, presque même écriture, du moins au point de vue de la possibilité de la lire.

*Aux pieds de Marie.* — Dans les lambrequins déjà parus, vous trouverez des formes de dents qui feront très-bien pour couverture d'autel. — Quant à la convenance de broder ou non ces serviettes, c'est une question dont doit être juge celui auquel elles sont destinées. — Dans le cas où il se déciderait pour l'affirmative, si nous tardions trop à donner des initiales à votre goût, il faudrait vous adresser à M. Gouyon, 45, rue du Bac. — Les marquer au milieu ou dans l'angle selon le dessin.

*Une abonnée de Bordeaux.* — Nous sommes toute confuse de notre ignorance, mais il nous est impossible de songer à vous satisfaire si d'abord vous ne nous apprenez ce que c'est qu'une *Coussinière*; peut-être cet objet est-il d'une utilité générale & alors nous nous efforcerons de trouver un modèle que nous nous empresserons de publier. — En dehors de toutes nos éditions, assez variées, Dieu merci, nous ne pouvons faire aucune modification au journal.

*M<sup>me</sup> R. T., à P.* — Nous sommes heureuse, madame, de constater qu'il y a unanimité à louer ce que vous approuvez sans réserve. Quant aux annexes, c'est autre chose, déjà, trouvant à la suite deux appréciations tout opposées, nous avons répondu à ces deux lettres l'une par l'autre; en ce moment, nous avons sous la main plusieurs centaines de lettres que nous pourrions ainsi opposer les unes aux autres; aussi notre embarras est-il grand; convient-il au plus grand nombre de nos abonnées que nous continuions à donner ces cartonnages, ou faut-il, sans y renoncer complètement, en donner beaucoup moins; en un mot, le camp des *cartonnières* l'emporte-t-il sur le camp des travailleuses plus sérieuses? comment le savoir? Que ne pouvons-nous employer le suffrage universel pour trancher la question!

*M<sup>me</sup> J. B., Maine-et-Loire.* — Nous aurions à vous répéter, madame, tout ce que nous venons de dire à M<sup>me</sup> R. T. — Nous ajouterons que ces broderies imprimées ne nous ont pas paru être fort goûtées. — Trouvez-vous une différence d'utilité entre un patron découpé & un patron à découper? La broderie russe est trop en vogue en ce moment pour que nous puissions la supprimer. — Quant aux dessins de broderies soit simples ou faciles, soit élégants ou difficiles, nos planches en fourmillent. — Pris note de la dernière demande, sans toutefois que nous puissions assigner une date précise.

*M<sup>me</sup> R., à Alger.* — L'idée est heureuse, vous ne demandez pas exprès pour vous vos initiales, mais bien tout un alphabet dans lequel chacun pourra trouver chaussure à son pied. Où en serions-nous, bon Dieu! quel déluge de lettres sur nos pauvres cahiers si toutes nos abonnées usaient de la même... délicatesse! — Craignant de ne pouvoir vous donner assez prompte satisfaction, nous vous prions de vouloir bien vous adresser à M. Gouyon, 45, rue du Bac.

*De ma chambrette.* — Il n'est plus en notre pouvoir de réparer ce malheur, 1867 est épuisé.

*M<sup>lle</sup> M. C.* — Outre ceux qui se trouvent sur ce nombre de carrés, vous avez un immense choix sur notre planche de février; il vous est facile de modifier ceux qui seraient plus ou moins grands.

*M<sup>me</sup> G. B., à Narbonne.* — Nous avons le regret de ne pouvoir vous envoyer cet objet; veuillez lire à la quatrième page de la couverture les conditions à remplir pour que nous nous chargions de commissions.

*E. L. à M.* — Nous craindrions le reproche de tomber dans la monotonie si nous employions nos planches de cette année à reproduire sur un autre format un dessin publié l'année dernière. Je regrette, madame, de ne pouvoir accéder à votre désir, mais il vous sera facile, ayant votre modèle pour les nuances, de faire dessiner simplement en noir sur le canevas les différentes pièces de votre meuble, et de le nuancer vous-même avec votre médaillon de chaise.

*De mon île chérie.* — C'est à regret que je vous vois à chercher vainement encore, ce dessin est trop spécialement avoué par nous; cependant prévenu les désirs de nos abonnées point en donnant en janvier 1868 quatre modèles d'em. Il vous sera facile de disposer le trophée digne d'un disciple saint Hubert sur fond de telle nuance qui vous plaira, au patron que nous avons publié dans l'année. — Pris note.

*M<sup>lle</sup> D.* — Ce genre de travail étant rarement exécuté par les dames, nous ne pouvons vous promettre de vous envoyer des dessins qui seraient inutiles à presque toutes nos abonnées; en général, ces découpures ne sont entreprises que par des personnes ayant des goûts artistiques, et possédant assez le dessin pour tracer elles-mêmes les mille gracieux contours que la scie doit parcourir. — Nous publierons un petit modèle de cadre en carton Bristol qui pourrait, étant grand, être employé pour cet usage, en ajoutant un bord uni.

*Une nouvelle abonnée à l'édition verte.* — Il suffit de nous adresser 1 fr. 50, plus le port, pour un patron simple, ou 2 fr., plus le port, pour un patron avec les garnitures indiquées. Pour le water-proof, si vous désirez celui paru le 16 août 1868 sur la planche violette, veuillez nous adresser 1 fr. 50 en donnant bien la désignation de cette planche, ou si vous désirez un autre patron, indiquer la forme, si vous le voulez avec manche, pèlerine, capuchon, etc.

*P. G., au bord de la Sèvre.* — Nous n'avons en effet eu aucune connaissance de votre première lettre; veuillez vous adresser à M. Gouyon, 45, rue du Bac, pour ce dessin, que nous ne pouvons vous promettre. Quant au prix, il peut varier depuis 2 ou 3 francs jusqu'à 15 ou 20 francs, suivant que l'on aurait toute prête la disposition, conforme à celle que vous indiquez, ou que l'on serait obligé de composer le dessin exprès; dans ce cas je vous engagerais à le faire imprimer de suite sur l'étoffe. — On peut se servir des six panneaux comme de modèles pour les exécuter en tapisserie ou les séparer, les coller sur un carton, puis les monter sur une jardinière en bambou. On peut couvrir les angles, le haut et le bas avec une chenille.

*Près de mes beaux sapins.* — Le vêtement dont vous parlez ne se porte plus du tout. — Faites une confection pareille à la robe, soit un paletot droit à revers et fendu derrière, soit une casaque ajustée, avec ceinture relevée des côtés et par derrière.

*M<sup>me</sup> L. B., à P.* — Pour grand deuil le cachemire noir, garni de plissés de grenadine, avec le vêtement semblable. — Pour l'aînée des petites filles un costume de popeline noire, orné de taffetas, et pour l'enfant de deux ans une robe de piqué où de cachemire blanc avec ceinture noire.

*M<sup>lle</sup> Juliette.* — Il y a différentes manières de se coiffer par devant: En bandeaux presque plat et ondulé, ou bien en relevant les cheveux à racines droites en bourrelet. Par derrière, des boucles plus ou moins longues. Si, comme je crois le comprendre, vos cheveux sont courts, relevez-les en dessous, par derrière, avec un peigne, sur lequel ils retomberont. En mettant ce peigne très-haut, vos chapeaux se placeront tout naturellement.

*Une patineuse.* — Même réponse qu'à Mademoiselle Juliette.

*Berçant ma Louise.* — Le plus joli costume pour petit garçon se compose toujours d'une jupe plissée et d'une veste à basques découpées. Employez pour cela le cachemire bleu, dont vous parlez, et ornez-le de galons et de boutons noirs.

*M<sup>me</sup> R., à E.* — Je vous conseille le cachemire, ou l'algérienne rayée et satinée blanc sur blanc. En fait de formes, on voit des rondes avec capuchons, des péplums, et des paletots droits avec très larges manches. — Pour garniture, des effilés, des galons de satin d'argent ou d'or.

*A une jeune mère.* — Pour vouer un enfant au bleu ou au blanc, il suffit d'en prendre la résolution, et de fixer la durée du vœu.

Quant aux visites à rendre, elles ne diffèrent en rien de toutes celles que l'on fait dans le courant de l'année. Il nous semble seulement bien inutile d'emmener partout le bébé avec soi; et quand on nourrit surtout, on est, soi-même, dis-

pensée de suivre rigoureusement la politesse à cet égard. Ex-  
cepté chez les grands parents, bien entendu.

*A une abonnée de 19 ans.* — Quand vous recevez à la campagne des amies qui viennent passer quelques jours avec vous, il va sans dire que vous devez les accompagner à leurs chambres, d'abord, lorsqu'elles arrivent, — après avoir donné l'ordre que leurs malles soient placées chez elles, vous devez les y laisser, et ne pas vous croire obligée à rester en conversation. Dès qu'elles sont dans leurs chambres, elles sont *chez elles*, et doivent être libres. Le soir, le premier seulement, vous les accompagnez encore.

Quant aux *messieurs*, ce sera n'importe qui de vos parents, ou encore mieux le maître de la maison, mais assurément pas vous, mademoiselle, ni même madame votre mère. J'en excepte un grand parent âgé, votre aïeul, ou un beau-père. Alors la maîtresse de la maison les conduit, en arrivant seulement.

*Une fidèle abonnée heureuse & reconnaissante.* — Le patron de corset a été taillé sur votre personne, l'édition orange sur votre bourse, les articles sont écrits à votre goût, tout serait donc pour le mieux si *la charmante M<sup>me</sup> R. ou votre aimable Florence* avaient été en possession de la machine à coudre, au lieu de cette *Jeanne coquette & frivole qui s'en servait par désœuvrement & pour pouvoir changer plus souvent ses toilettes coûteuses et folles.* — Si nous vous disons que nous n'avons pas critiqué la machine à coudre, mais l'usage immodéré qu'on en fait parfois, nous aurons donc, de par vous, le droit de déclarer le Journal parfait. — Quant à la marche à suivre pour les commissions, veuillez lire la réponse à *M<sup>me</sup> H. M., à Vercelli.* — Pour l'argent, vous pouvez envoyer un mandat de poste.

*M<sup>me</sup> M. B., à Bordeaux.* — Vous nous demandez de vous faire une seule bonne objection à l'envoi en ~~timbres~~-poste du prix des abonnements, alors qu'on nous offre 5 pour cent en plus pour le change de ces timbres. — Nous allons essayer, en vous soumettant ce cas : Vous nous avez envoyé votre argent en timbres-poste, & cependant votre abonnement n'est pas inscrit; soit que votre lettre ait pris une fausse direction, soit qu'elle se soit égarée dans nos bureaux, — impossible de retrouver nulle trace d'une pareille lettre, & par suite de rien vérifier : L'argent est donc bel et bien perdu! mais pour qui? De là des discussions que nous désirons éviter.

*Une abonnée indiscrete.* — Après avoir protesté contre cette épigraphe, ajoutons que ce que vous appelez *Roman* a une tout autre portée à nos yeux. En outre, il nous semble qu'il doit y avoir unanimité de vues pour la culture morale de jeunes cœurs, tandis que pour celle de l'esprit, chaque famille peut avoir des idées différentes.

*Littérature de mon pays.* — Permettez-nous, avec toutes les formes possibles, de vous y envoyer, à votre pays, pour avoir la liste des ouvrages allemands pouvant être lus par une jeune fille de 18 ans. — Pour nous, nous sommes incompétente. — Votre lettre est aussi correctement & gracieusement écrite que les pensées exprimées sont aimables. Vous n'en pouvez certes pas dire autant de notre réponse.

*Près de la Reine.* — Les trois premiers numéros ne semblent-ils pas faits tout exprès pour vous? Seulement, veuillez vous trouver à peu près satisfaite & n'attendez plus beaucoup cette année.

*Un admirateur des poésies de Pehan-Piou-Lin.* — Nos recherches, commencées en août, ont été infructueuses jusqu'ici; il nous faut donc renoncer au chinois pour quelque temps; le japonais que nous vous avons servi en novembre et décembre ne pouvait-il donc faire une petite compensation? — Votre force sur le casse-tête chinois nous a paru bien enviable ces jours-ci, car je suppose qu'elle va jusqu'à créer des sujets différents, et c'est ce que nous cherchons en vain à trouver pour les abonnées de la Poupée-Modèle.

*M<sup>lle</sup> L. T., à Paris.* — Dût notre franchise nous faire perdre en partie le bon vouloir que nous exprimons si gracieusement votre lettre, il faut bien vous avouer que ce que vous avez dé-

couvert dans le numéro de décembre dernier a toujours existé dans tous les numéros de fin d'année.

*M<sup>me</sup> la comtesse de S. F., à A.* — J'espère, madame, que vous êtes aujourd'hui pleinement rassurée & que vous êtes bien convaincue de recevoir l'édition dont vous nous avez envoyé le prix.

*M<sup>me</sup> O., à C.* — Le mode de paiement en mandat de poste est celui que nous préférons. — Maintenant que *la glace est rompue*, nous espérons que vous trouverez bien le moyen de multiplier nos rapports. Très-heureuse si nos conseils vous peuvent être de quelque utilité; quant aux commissions, cela va sans dire, veuillez seulement vous rappeler que le chiffre en doit être de 20 francs, au moins, quand il ne s'agit pas exclusivement de livres et de musique.

*M<sup>ms</sup> M. de R.* — En revenant au bercail, vous nous dorez si bien la pilule que nous éprouvons quelque chose de ce qu'on ressent au ciel pour la conversion d'un pécheur; toutefois, comme nous sommes encore sur la terre, nous nous félicitons aussi de ce que pour une *abonnée égarée*, il y en a toujours eu 99 qui persévéraient.

*De ma chambre bleue.* — Il serait, en effet, impossible de faire relier les gravures de mode actuelles avec le texte, mais nous espérons que les autres annexes envoyées dans le courant de l'année, comme gravures d'art, et imitations d'aquarelles, suffiront pour égayer suffisamment la collection quand on voudra la faire relier. Pour ce qui est des gravures de modes, les personnes qui auront soin de les garder pourront, après plusieurs années, en faire un album très-curieux, et s'il nous était permis d'employer ce mot, *très-cocasse* à consulter quelque 8 ou 10 ans seulement après le règne des modes les plus ravissantes.

*M<sup>lles</sup> M. et R. B., à B.* — Impossible à nous de découvrir le *Robinson des Neiges*; vous avez reçu les deux autres livres qui ont coûté, port payé, 5 fr. 25; nous vous redevons donc 75 centimes.

*Étonnée de l'absence de mon Journal au 1<sup>er</sup> janvier.* — Cette absence, madame, s'explique par l'absence de votre réabonnement, — quand vous lirez ces lignes, votre étonnement aura cessé depuis bien des jours; vous saurez en quoi consiste l'édition hebdomadaire, & il ne nous restera plus qu'à vous remercier des vœux que vous voulez bien faire pour la prospérité du journal.

*M<sup>me</sup> A. C., à Châlons-S.-M.* — Pourquoi avons-nous reçu 12 fr. 50? le prix de l'abonnement à l'édition chamois est de 12 francs seulement.

*M<sup>me</sup> la comtesse S. de K.* — Avons-nous donc manqué de répondre à quelqu'une de vos demandes? — C'est un bonnet en astrakan avec fond mou dont le bord est plus élevé du double que celui de la toque hongroise que nous avons publiée, et qui a été généralement adoptée pour les enfants cet hiver.

*Une nouvelle abonnée.* — La corbeille à jeu que nous avons publiée dans le cahier de janvier se trouve chez *M<sup>me</sup> Nanteau*, 3, rue de Rohan.

*M<sup>me</sup> J. H., Oise.* — Nous vous remercions, madame, d'avoir attribué à un oubli le retard que nous avons mis à vous répondre, et de n'avoir pas voulu admettre que notre estimable Journal, qui satisfait toutes les exigences du bon goût et du savoir-vivre, peut faire une si grande différence de déférence entre les abonnées d'une de ses éditions. — Les jupons blancs comme ceux de couleur se font plats devant, froncés derrière; il vous sera facile de les tailler sur les patrons que vous trouverez sur les planches précédentes; on les fait en percale; la largeur est de 3 mètres 20 à 3 mètres 80; le jupon doit être un peu moins long que la robe. Quant à vous détailler les ornements et les garnitures que l'on peut mettre, il nous faudrait des colonnes; nous vous prions donc d'examiner vos planches, où vous en trouverez de très-jolies et très-variées.

## CE QUE RENFERME UN GRAIN DE CHÈNEVIS

**J**e me rappelle avoir vu dans mon enfance — peut-être l'avez-vous vu comme moi, mesdemoiselles — un habile escamoteur tirer d'un chapeau une quantité si considérable de bouquets, de joujoux, de bonbons, de panaches de toutes les couleurs, qu'il y en avait de quoi remplir une voiture.

Ce prodige excita longtemps mon étonnement. J'ai vu depuis des choses beaucoup plus dignes d'admiration.

Je vous ai dit déjà *ce qu'il y a dans un gland*, & vous avez pu voir qu'il en est sorti une foule de choses intéressantes ; mais combien est plus merveilleuse encore l'histoire d'un grain de chènevis !

De cette petite graine, dont une centaine suffirait à peine au déjeuner de votre pinson, il sort tant, tant, & de si belles choses, qu'il faudrait de nombreux volumes pour en faire le détail. Je vais essayer, cependant, de vous en donner une idée sommaire.

D'abord, de ce grain de chènevis mis en terre, il sort un pied de chanvre ; de ce pied de chanvre sortent des graines qui, à leur tour, produisent de nouveaux pieds, & toujours, toujours ainsi à l'infini.

Cette plante n'a rien de ce qui peut flatter les sens : elle n'a pour elle ni l'éclat des couleurs ni la suavité de l'odeur ; mais l'apparence est souvent trompeuse, & sous son humble extérieur elle cache des qualités précieuses.

Comme vous le savez, c'est de l'écorce du chanvre que l'on tire ces fibres destinées à la fabrication de la toile. L'extraction de ces filaments fournit, surtout aux villageoises, une occupation lucrative ; la quenouille & le fuseau assurent leurs moyens d'existence. Des doigts délicats de la fileuse, le chanvre, réduit en fil, passe entre les mains plus vigoureuses du tisserand. Une active industrie exerce les bras de milliers d'ouvriers ; le

fil est converti en toiles, qui vont dans d'immenses blanchisseries acquérir cette blancheur éblouissante, le luxe de la propreté.

Déposées par ballots chez le marchand, elles en sortent en détail, pour recevoir, par une autre classe d'ouvrières, ces formes élégantes & variées sous lesquelles elles deviennent le vêtement & la parure de toutes les nations civilisées. Depuis la quenouille jusqu'à l'aiguille, quelle suite innombrable d'individus nourris, entretenus, heureux par leur travail !

Et ce n'est pas tout encore, de ces filaments du chanvre on fait aussi des voiles & des cordages de navire, des filets de pêche, etc.

La graine du chanvre, connue sous le nom de chènevis, est par elle-même d'une utilité journalière & très-variée. Dans notre beau pays de France, où règne l'abondance, on la donne aux volatiles de basse-cour & aux charmants oiseaux de volière ; mais en Russie, en Pologne, en Lithuanie, les paysans pilent cette graine & l'étaient sur leur pain noir avec du sel.

De cette même graine, on tire une huile fort bonne à brûler, que l'on emploie également dans la fabrication du savon & dans la préparation de certains onguents. Les tourteaux ou résidus de la graine, dont on a exprimé l'huile, sont recherchés par le bétail qu'ils engraisent.

De la chènevotte ou partie ligneuse du chanvre dépouillée de son écorce, on fait des fagots & des allumettes. Ce bois, calciné en vase clos, produit, en outre, un des meilleurs charbons qui se puisse trouver pour la fabrication de la poudre à canon.

Ce n'est pas tout encore, à la Cochinchine & dans l'Inde, d'où le chanvre paraît être originaire, les habitants mêlent les feuilles de cette plante avec le tabac à fumer, & se procurent, par ce moyen, une sorte d'ivresse dont les effets sont à peu près les mêmes que ceux du haschich.

C'est des sommités de la plante qu'est composé le célèbre *haschich* des Orientaux. On le prépare sous forme de pâte, en triturant les feuilles avec du beurre & du sucre. Cette substance provoque une ivresse puissamment fantastique. C'est au moyen de ce haschich que le Vieux de la Montagne, si célèbre dans l'histoire de nos croisades, fanatisait ses sectaires appelés par les croisés assassins, du mot arabe *haschichins* ou mangeurs de haschich. Comme pour l'opium, l'usage immodéré de cette substance produit l'hébétement, la consommation & la mort.

Nous avons donc tiré déjà du grain de chènevis du fil, de la ficelle, des cordages, des voiles de navire, de la toile, de l'huile, des fagots, des allumettes, du haschich. Est-ce là tout? — Non, pas encore.

La tempête a déchiré les voiles du navire & brisé ses cordages; la mode & l'usure ont fait rejeter le linge & les parures. La grossière toile à voile comme le fin tissu de batiste déchirés, usés, salis, réduits à l'état de haillons abjects & jetés au coin de la borne, semblent n'être plus utiles à rien; ils vont devenir la source d'une nouvelle industrie; ils vont remplir la cuve du fabricant de papier pour en sortir sous la forme de belles feuilles minces, d'une blancheur éclatante, destinées à fixer la pensée & à la perpétuer jusque dans les siècles les plus reculés.

Où est le chapeau de l'escamoteur!

Voilà que du grain de chènevis nous tirons encore le papier, cette merveilleuse substance qui a exercé une si grande influence sur les progrès de la civilisation, qui a tant contribué au bien-être de l'homme & au développement de son intelligence. Le papier, dont on fait des livres & des journaux, c'est-à-dire le bien & le mal, la vérité & le mensonge, la science & le charlatanisme, le papier dont on fait des lettres de mariage & des lettres de mort, des billets de banque & des actes d'huissier; le papier, au moyen duquel on change les mœurs & l'on bouleverse les empires!

Mais retournons au grain de chènevis.

La récolte du chanvre est faite, il faut maintenant en retirer la filasse, ce qui demande une suite d'opérations distinctes.

D'abord on fait séjourner le chanvre dans l'eau pendant un temps plus ou moins long, opération à laquelle on donne le nom de *rouissage*.

L'eau dans laquelle on fait rouir le chanvre doit être courante. Le rouissage dans les eaux stagnantes est presque partout défendu; car les exhalaisons méphitiques qui s'en dégagent sont nuisibles au plus haut degré à la santé des hommes & des animaux.

La décomposition du principe gommeux & les propriétés narcotiques de la plante rendent l'eau tellement insalubre, que, dans les rivières où l'on rouit le chanvre, les poissons meurent.

La durée du rouissage varie suivant l'élévation de la température; dans nos climats, il dure de

huit à douze jours. Il est très-important que le chanvre ne reste pas trop longtemps dans l'eau, car il pourrait subir un commencement de pourriture qui altérerait ses qualités. Dès que le chanvre est arrivé à point, on s'empresse de le retirer de l'eau, & on le fait sécher au soleil où dans un four après la cuisson du pain. On le rapporte ensuite dans la cour des habitations, où on le place debout, par petites gerbes qui, avec leurs tiges écartées du bas & leurs têtes liées en boule, ressemblent passablement, le soir, à une longue procession de petits fantômes plantés sur leurs jambes grêles & marchant sans bruit le long des murs.

Quand le chanvre est bien sec, on le broie ou on le *teille*, opération qui consiste à briser la chènevotte ou partie ligneuse, pour la séparer des fibres. On se sert pour cela d'une sorte de chevalet, surmonté d'un levier en bois en forme de lame de couteau, qui, retombant sur des rainures, hache la plante sans la couper & en disperse les débris ligneux.

Dans certaines provinces, le Béarn, par exemple, on broie de nuit ce qui produit un effet singulier sur ceux qui ne sont pas au fait de cette habitude. C'est alors qu'on entend, la nuit, dans les campagnes, ce bruit sec & saccadé de trois coups frappés rapidement. Puis, un silence se fait, c'est le mouvement du bras qui retire la poignée du chanvre pour la broyer sur une autre partie de sa longueur; en entendant ce bruit dont on ne peut distinguer la cause, on rêve malgré soi de follets & de farfadets.

Quand le chanvre est teillé, il faut le peigner, afin de séparer complètement les fibres les unes des autres, & de leur donner la flexibilité & la douceur nécessaires. On emploie pour cette opération des sortes de cardes à longues dents, fixées au mur, & dont les aiguilles sont de plus en plus rapprochées entre elles. Le chanvreux fait passer la mèche successivement entre des dents de plus en plus rapprochées, de manière à donner à la filasse le plus grand degré de finesse possible. Cette opération demande beaucoup de soin, car les filaments se brisent facilement, & quelque délicatesse qu'on y apporte, il y a toujours une certaine quantité de brins courts qui restent engagés dans les dents du peigne. Ces débris, que l'on nomme étoupes, sont retravaillés à la carder & utilisés à des produits plus grossiers ou à la menu corderie.

C'est un métier malsain que celui de chanvreux; il est sujet à des maladies qui attaquent particulièrement les organes de la respiration, & qui sont moins l'effet des exhalaisons qui peuvent se dégager de la plante, que de la poussière fine qui s'en échappe, soit lorsqu'il la teille, soit lorsqu'il la peigne. Cette poussière est composée de petites paillettes imperceptibles, que leur légèreté tient suspendues en l'air, & qui pénètrent, avec celui-ci, à travers les bronches, où leur présence excite une toux plus ou moins fréquente & parfois une in-



flammation du poumon à laquelle le chanvre succombe.

Les filaments du chanvre sont d'une longueur & d'une grosseur très-limitées; pour en former un fil continu, il s'agit donc de les réunir & de leur donner une adhérence entre eux au moyen d'une torsion convenable; c'est ce qui constitue le filage.

L'art du filage remonte à la plus haute antiquité, puisqu'il a dû nécessairement précéder la confection des tissus, & plusieurs nations revendiquent l'honneur d'avoir inventé le fuseau. Moïse nous apprend que ce fut Noéma, sœur de Tubalcain, qui inventa l'art de filer. Ce qu'il en dit paraît cependant se rapporter au lin & non au chanvre. Suivant Hérodote, les Thraces filaient le chanvre, abondant dans leur pays, & s'en faisaient des vêtements d'un tissu si fin, qu'on pouvait à peine les distinguer de ceux de lin. Il semble toutefois qu'on n'en ait fait des tissus que fort tard chez les peuples occidentaux; les Grecs, qui donnaient au chanvre le joli nom de *cannabis*, n'employaient ses fibres, comme les Romains, qu'à faire des cordes & des filets de chasse; c'est de Ravenne en Italie & de notre ville de Bourges qu'on tirait les plus beaux chanvres. En France, au seizième siècle, l'on citait encore comme une nouveauté deux chemises de toile de chanvre que possédait Catherine de Médicis.

Quoi qu'il en soit, le fuseau & la quenouille ont une origine fort ancienne. Si nous en croyons les historiens & les poètes du bon vieux temps, ces pacifiques instruments furent d'abord maniés par les reines & les princesses; dans le moyen âge, nous voyons souvent la quenouille aux mains des nobles dames; mais, de notre temps, le fuseau, la quenouille & le rouet ne sont plus maniés que par les jeunes villageoises en gardant leurs bestiaux, & par les vieilles matrones au coin de leur feu.

Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que ces simples instruments ont été remplacés par des machines compliquées, & que des moteurs, animés par l'eau ou la vapeur, s'acquittent du travail réservé dans l'origine aux doigts des femmes de nos campagnes. Cependant, le classique rouet n'a pas complètement disparu; aujourd'hui même encore, la Bretagne s'obstine à filer & à tisser son chanvre à la main, & le cadeau de noces qu'un paysan breton fait à sa fiancée est une belle quenouille enrubannée, avec son assortiment de fins fuseaux.

Le rouet, dont l'invention est due à un bourgeois de Brunswick, vers 1530, suivant la tradition, est le point de départ de toutes les machines usitées de nos jours dans les filatures.

C'est en Angleterre que surgirent les premières inventions qui devaient donner à cette industrie un si prodigieux élan, & enfanter ces merveilles de mécanique qui font aujourd'hui l'admiration des gens de l'art, & dont vous avez pu voir le dernier mot à l'Exposition universelle de Paris.

C'est un Anglais, Cartwright, qui, le premier, inventa un métier automatique, c'est-à-dire qui tissait de lui-même. Depuis lors, on peut dire que chaque année a vu apparaître un nouveau métier mécanique à tisser, tant en France qu'en Angleterre.

Au sortir du métier, les toiles ont une couleur rousse; ce sont des toiles écrues; il faut les blanchir. Cette couleur rousse, peu agréable, est due à un reste de cette matière gomme-résineuse qui existait primitivement dans la plante. Pour débarrasser la toile de ces impuretés, on ne connaissait autrefois d'autre moyen que d'étendre les pièces sur un pré & de les laisser ainsi exposées plus ou moins longtemps à l'action de l'air & de la rosée. En alternant l'exposition sur le pré avec des lessivages fréquents, on parvenait, au bout de plusieurs mois, à rendre les toiles d'une blancheur parfaite. Ce procédé était d'une longueur désespérante, & de plus, il nécessitait l'emploi de vastes prairies, qui étaient ainsi enlevées à l'agriculture.

Ce fut en 1785 qu'un illustre chimiste, Berthollet, découvrit que le chlore, employé dans certaines proportions, produisait sur les matières colorantes végétales le même effet que l'air & la rosée, dans un temps incomparablement plus court. Il créa l'art du blanchiment, tel qu'on le pratique aujourd'hui.

Voilà donc la toile faite & prête à être mise en œuvre. Je n'ai pas besoin de m'étendre ici sur tous les usages auxquels s'applique la toile; vous les connaissez, mesdemoiselles, au moins aussi bien que moi, & vous savez aussi que, réduite, à la longue, par l'usage, à l'état de chiffons, ses lambeaux, devenus inutiles dans les maisons, sont jetés à la rue avec les ordures. Ils tombent alors dans le domaine des chiffonniers.

Les chiffonniers sont des hommes, des femmes & des enfants, qui font métier de recueillir dans les rues tous les chiffons, de quelque nature qu'ils soient, les vieux papiers & les cartons.

Pour les personnes du monde, il n'y a d'autre chiffonnier que celui qui, la hotte sur le dos, le crochet & la lanterne à la main, parcourt de nuit les rues, travaillant au coin des bornes. Elles ne connaissent pas le chiffonnier en grand, le négociant, dont celui-là n'est que l'émissaire, & qui lui achète sa récolte quotidienne.

Parmi les petits métiers, celui de chiffonnier n'est pas un des moins lucratifs; le chiffonnage ne demande qu'une première mise de fonds de six francs, prix que coûtent la médaille, le mannequin, le crochet & la lanterne. Cet industriel obscur ne ramasse pas seulement les chiffons, comme son nom semblerait l'indiquer; les os, la ferraille, le verre cassé, le carton, le cuir, tout lui est bon & se convertit en argent entre ses mains; sans compter qu'il lui arrive souvent dans ses recherches de trouver des objets d'une certaine valeur.

Arrivés chez eux, les chiffonniers séparent tous ces objets, selon leurs qualités, & les vendent à des

marchands de chiffons en gros, qui en font des ballots & les expédient aux papeteries, où nous allons les suivre.

Le marchand en gros, qui recueille les chiffons & les envoie aux papeteries, les trie en partie & les emballe suivant leurs diverses qualités; mais ce triage, grossièrement fait, ne dispense pas le manufacturier de faire faire un triage plus soigné & plus directement appliqué à la fabrication du papier.

Entrons donc d'abord dans l'atelier de *dérompage*; c'est le nom qu'on donne aux opérations qui ont pour but la préparation & le triage des chiffons. Ce travail est ordinairement confié à des femmes, la plupart épouses, sœurs ou filles des ouvriers de la fabrique.

Dans la longueur de la salle, sont disposés en ligne des établis, dont la tablette est garnie d'une grille en fils métalliques; de distance en distance sont fixées à la table des lames en forme de faux, sur le tranchant desquelles l'ouvrière coupe le chiffon en morceaux à peu près égaux. Trop grands, ils engorgeraient les cylindres broyeurs & retarderaient le travail; trop petits, ils donneraient une fibre trop courte & subiraient un grand déchet.

A mesure qu'elle les coupe, l'ouvrière frappe les chiffons sur le grillage de l'établi, à travers les mailles duquel tombent les corps étrangers & la poussière; elle a soin de défaire les ourlets & d'enlever les nœuds des fils à coudre, qui formeraient des boutons dans le papier; puis, elle les jette dans l'une des caisses placées devant elle, selon la qualité à laquelle ils appartiennent; car les chiffons se divisent en lots nombreux, suivant leur nature, leur degré de finesse, d'usure, de blancheur, etc., & suivant la qualité de papier à laquelle on les destine.

De l'atelier de *dérompage*, les chiffons passent dans celui du nettoyage; là, on les enferme dans un blutoir, sorte de boîte en toile métallique, animée d'un mouvement de rotation très-rapide, où la poussière & les impuretés s'échappent au travers des mailles. On les soumet ensuite, pendant plusieurs heures, à l'action de la lessive, puis on les rince à l'eau pure.

Il s'agit maintenant de réduire les chiffons en une véritable pâte, c'est-à-dire de détruire les tissus & de les transformer en filaments longs, souples & intimement mêlés, de manière à former un feutre résistant. On se sert pour cela d'une machine appelée *défileuse*.

Figurez-vous une cuve de forme ovale, remplie d'eau; dans cette cuve & contre une des parois, se trouve un cylindre en fonte, qui peut tourner rapidement sur son axe & qui est hérissé de lames de couteau. Ces lames, creusées de cannelures, se croisent, pendant la rotation, avec d'autres lames implantées verticalement dans le fond de la cuve. Le cylindre, qui tourne avec une grande rapidité, déchire & déchiquette le chiffon, & le jette sur un

plan incliné formé d'une toile métallique, à travers laquelle s'écoule l'eau salie, pendant qu'un tuyau d'alimentation fournit de l'eau pure à la cuve. Au bout de quelque temps on a une pâte homogène, mais dont la couleur dépend naturellement de celle qu'avaient les chiffons. Pour donner à cette pâte une blancheur parfaite, on emploie le chlore, que nous avons déjà vu appliquer au blanchiment des toiles. Cette substance agit de même sur la pâte de chiffons.

Après avoir soumis à la presse la pâte retirée du cylindre défileur, afin d'en exprimer l'eau, on la porte dans les cuves à blanchir; ce sont de grandes caisses en bois, cerclées en fer, fermées hermétiquement afin de mettre les ouvriers à l'abri des émanations irritantes du gaz chlore. On remplit à moitié ces caisses de pâte, puis on y fait arriver par des tuyaux en plomb le gaz chlore. Au bout de trente-six heures on découvre les cuves, & l'on y trouve la pâte d'un blanc parfait.

La pâte subit alors une nouvelle trituration, après laquelle elle est portée dans l'atelier de fabrication.

Jusqu'en 1800, époque à laquelle Robert, ouvrier à la papeterie d'Essonnes, inventa la première machine propre à faire des feuilles d'une grande étendue, on ne fabriquait le papier qu'à la main; c'est ce que l'on nomme papier à la cuve. Mais, bien qu'aujourd'hui les machines aient remplacé dans la plupart des papeteries le travail à la main, beaucoup de petites fabriques emploient encore les anciens procédés, qui, il faut bien le dire, donnent des produits supérieurs; aussi, même dans les grandes fabriques, a-t-on conservé l'usage des cuves pour la fabrication de certains papiers de luxe.

Les *formes* sont les instruments avec lesquels on puise la pâte dans la cuve pour en former le papier; c'est une toile métallique fortement tendue sur un cadre en bois dur. La forme donne la grandeur du papier; la *converse* ou *frisquette*, second cadre qui s'applique sur le premier, détermine l'épaisseur de la feuille.

On met dans la cuve la quantité de pâte nécessaire délayée dans de l'eau très-pure; la pâte doit être d'autant plus claire, que l'on veut obtenir un papier plus mince.

Si on livrait le papier tel qu'il sort de la cuve, il serait mou, sans consistance & impropre à recevoir l'encre à écrire ou l'encre d'imprimerie, qui passerait au travers en s'étalant; ce serait, en un mot, du papier buvard. Pour obvier à cet inconvénient on le colle; c'est-à-dire qu'on l'imprègne d'un enduit imperméable. C'est un savon de résine qu'on emploie dans ce but, & on le mélange avec la pâte dans la proportion voulue.

La pâte donc bien préparée & bien encollée, le travail de la mise en feuilles commence. L'ouvrier, les bras nus jusqu'au coude, se place devant la cuve, prend sa forme de la main droite, la plonge obliquement dans la cuve & la ramène à l'état

horizontal. Les filaments dont la pâte est formée nagent dans l'eau dont la cuve est remplie, & lorsque l'ouvrier en a recueilli une certaine quantité sur sa forme, ces filaments s'entassent les uns sur les autres dans tous les sens & s'arrangent régulièrement sur la toile métallique de la forme, à mesure que l'eau s'écoule. L'ouvrier favorise cet effet par de petites secousses en long & en large, & lorsque tout le liquide s'est écoulé, il reste une espèce d'étoffe transparente & solide qui offre par elle-même une consistance qu'augmente l'encollage.

Lorsque l'ouvrier juge la forme suffisamment égouttée, il la fait glisser sur un plan incliné vers un deuxième ouvrier. Celui-ci, qui a déjà étendu un feutre sur une planche à poignées nommée *trapan*, prend la forme, la renverse sur le feutre pour y étendre la feuille de papier, & renvoie la forme vide au premier ouvrier, qui lui en pousse une seconde, & ainsi de suite. Aussitôt que la feuille de papier est couchée sur le feutre, l'ouvrier la recouvre d'un autre feutre.

Lorsque la planche ou *trapan* est chargée de toutes les feuilles de papier qui doivent composer un paquet, les ouvriers de la cuve prennent le *trapan* par les poignées & le portent sous une presse, qui exprime l'eau dont se sont imbibés les feutres, & donne aux feuilles de papier une certaine consistance. Alors, un troisième ouvrier détache chaque feuille de papier des feutres & en forme des paquets. Lorsqu'il en a formé un paquet de cinq cents feuilles, c'est-à-dire d'une rame, il la remet en presse plusieurs fois, puis il la porte à l'étendoir, vaste salle très-aérée, où le papier, étendu sur des cordes, sèche rapidement.

Aujourd'hui, comme je vous l'ai dit, l'emploi des machines pour la fabrication du papier est devenu général. Celle dont on se sert actuellement est très-compiquée; c'est une suite de toiles métalliques, de rouages, de cylindres, qui occupent parfois cinquante mètres de longueur.

Je vais vous donner une idée de son fonctionnement le plus clairement qu'il me sera possible.

D'une grande cuve ou réservoir placé en tête de

la machine, coule par un robinet, dans une autre cuve, un courant de pâte qui ressemble à un ruisseau de lait. De cette seconde cuve, dans laquelle tourne un agitateur, la pâte se répand en nappe régulière dans un chéneau, auquel une roue dentée imprime un mouvement de va-&-vient, & qui la distribue avec une régularité parfaite sur une toile métallique sans fin. Cette toile, qui remplace la forme du travail à la main, se meut graduellement & entraîne successivement la pâte qui y est répandue; elle a, comme le chéneau, un léger mouvement d'oscillation horizontal qui facilite l'écoulement de l'eau & feutre les filaments. Arrivée à l'extrémité de la toile, la pâte a déjà la consistance du papier mouillé. Avant de quitter la toile métallique sur laquelle le papier s'est formé, un cylindre garni d'étoffe lui fait subir une pression. Il est reçu de là sur une pièce d'étoffe qui en absorbe l'humidité & le conduit entre deux rouleaux, également garnis d'étoffe, qui le pressent fortement. C'est alors qu'il entre dans la région de la chaleur. En cet endroit, il est tout à fait formé, mais encore fragile & humide. Reçue sur un petit cylindre, la feuille est dirigée par lui sur la surface polie d'un gros cylindre échauffé par la vapeur; là, elle commence à fumer. De ce premier cylindre elle s'enroule sur un second d'un diamètre plus grand & qui est beaucoup plus chaud. Enfin, après avoir passé sur un troisième cylindre encore plus chaud & avoir subi la pression d'un rouleau supérieur, le papier s'enroule sur un dernier cylindre où il se trouve terminé. L'on a donc un immense rouleau de papier, dont la longueur n'est limitée que par la volonté du fabricant. Il n'y a plus qu'à le couper, le lisser & le mettre en rames.

Par ce procédé mécanique, deux minutes suffisent pour rendre le papier parfait, à partir du moment où la pâte s'écoule sur la toile métallique.

Et tout cela provient d'un grain de chènevis; encore une fois, qu'est, auprès de lui, le chapeau de l'escamoteur?

J. PIZZETTA.



# BIBLIOGRAPHIE

## EUPHRASIE

HISTOIRE D'UNE PAUVRE FEMME

PAR MADAME MATHILDE BOURDON (1)

**V**ous connaissez toutes, ou presque toutes, mesdemoiselles, une série d'études populaires, bonnes actions sous forme de livres, que madame Bourdon a commencé à publier, il y a quelques années, en vue des classes laborieuses, exposées à de si nombreuses, si funestes & si dangereuses tentations.

*Antoinette Lemire*, ou l'Ouvrière de Paris, *Marthe Blondel*, ou l'Ouvrière de fabrique, *les Veillées du Patronage*, *l'Héritage de Françoise* (2), ont successivement paru.

Déjà, nous le savons, ces petits livres ont fait grand bien. Donnés ou prêtés par des personnes charitables à de pauvres filles qui trouvent un appui, une lumière, là où elles ne cherchaient qu'un instant d'innocente distraction, ils peuvent, à juste titre, être considérés comme une œuvre de préservation & de bon conseil, qu'on ne saurait trop propager & que nous recommandons instamment à vos excellents cœurs.

*Euphrasie* est un nouveau volume pour cette intéressante série.

Je ne vous dirai pas que ce récit lamentable qui vous serre le cœur & vous met, à chaque page, des larmes dans les yeux, est écrit pour les jeunes filles. Non, ce sombre tableau n'est pas fait pour vous, heureuses enfants, choyées par la famille, par le monde, par la fortune; pour vous qui ne connaissez encore de la vie que ses heures de fête.

« Un âge plus avancé, un esprit plus mûr, dit madame Bourdon dans sa préface, comprendront mieux des choses aussi navrantes, & compatiront davantage aux souffrances que les fautes entraînent après elles; elles chercheront dans l'expérience & la réflexion les remèdes à des maux poignants... »

(1) Un volume, chez Putois-Cretté, libraire-éditeur, rue de l'Abbaye-Saint-Germain, 13. Paris, 1 franc 50 c. broché. Par la poste, 1 fr. 75.

(2) Ces quatre volumes à la même librairie et au même prix qu'*Euphrasie*.

Si donc vous lisez cette triste histoire d'une *libérée*, mesdemoiselles, vous y verrez des misères dont vous ne soupçonnerez pas l'existence, des crimes qui, tout grands qu'ils sont, inspirent une immense pitié; & vous vous direz qu'il est quelque chose de presque aussi touchant que la vertu sans tache, c'est le vrai repentir.

Vous analyserai-je le sujet d'*Euphrasie*, cette pauvre fille d'ouvrier, née pour être bonne, qui, privée de tout chez ses parents, plus malheureuse encore dans son ménage, abandonnée lâchement par son mari, étouffe son enfant dans un accès de désespoir, afin de ne pas le voir mourir de faim?

On emmène en prison l'infortunée créature; on la condamne sans qu'elle cherche à se défendre. Elle subit avec douceur, & presque sans en avoir conscience, sa peine dans une maison de correction, où sa résignation excite contre elle toutes ses misérables compagnes de chaîne.

Un jour de Vendredi saint, à la chapelle, où la pauvre prisonnière, immobile & les yeux songeurs, écoutait machinalement le sermon de l'aumônier de la maison pénitentiaire, Dieu touche son cœur & rouvre son esprit. Euphrasie comprend les paroles du prêtre, se rappelle ce qui s'est passé, son désespoir, son crime... Elle pleure, elle prie, elle est sauvée!...

Dix ans se passent; dix ans de travail, de remords, de réclusion pénible... l'heure de la délivrance est venue, & pourtant c'est avec une frayeur inexprimable que la pauvre femme voit se rouvrir, pour elle la porte de la maison centrale.

La voilà seule encore, presque sans ressources, obligée de rentrer dans ce monde impitoyable pour ceux qui ont failli. Ah! qu'elle eût mieux aimé être oubliée & mourir derrière ces grands murs qui, au moins, cachaient sa honte!

Et puis, comment vivre? comment trouver du travail avec ce certificat infamant: *Euphrasie, femme Lahousse, libérée après dix ans de réclusion pour infanticide?*

Après bien des jours d'épreuve, le bon Dieu vient en aide à l'infortunée créature. Il lui envoie de l'ouvrage, des amis généreux que n'effarouchent pas ces antécédents, & Euphrasie, aidée, consolée, regagne à grands pas l'estime de tous ceux qui l'entourent.

Mais le ciel lui ménage une nouvelle épreuve, la plus cruelle peut-être: elle retrouve, paralysé, dans

un hôpital, d'où on va le renvoyer comme incurable, son mari, l'instrument de sa fatale destinée.

Que fera-t-elle? le laissera-t-elle mourir de misère sur le pavé, & expier ainsi tout le mal qu'il lui a causé? Non! Euphrasie est devenue une vraie chrétienne; elle oubliera tout, elle prendra le coupable avec elle & travaillera pour lui avec abnégation & courage d'abord, avec amour ensuite, jusqu'à ce que Dieu, en lui reprenant le coupable repentant, la relève du doux & pénible devoir qu'il lui avait envoyé.

Tel est, en résumé, mesdemoiselles, le livre de madame Bourdon, mais vous aurez une idée bien plus juste du charme pénétrant & douloureux qui s'en dégage, par la citation qui suit; c'est l'entrée en matière de l'ouvrage, une page de l'enfance d'Euphrasie, tableau de misère bien réaliste & profondément vrai.

« Roubaix, ville noire, couverte par un dais de fumée, est triste dans ses plus beaux quartiers, &, à plus forte raison, dans les rues tortueuses de l'ancienne cité, dans les cours profondes & sombres où vit la population ouvrière, & que rendent aussi malsaines qu'ignobles les flaques d'eau stagnantes, les haillons pendus aux fenêtres, les murs suintant l'humidité, toute là lèpre enfin de l'incurable misère & de l'incurable saleté. Là vivent les hâves tribus des chauffeurs, des peigneurs, des ourdisseurs, des retordeurs, des rattacheurs, des fileuses, *paqueteuses* & *bouc-brocheuses* enrégimentées dès l'enfance au service de la vapeur & des machines de fer qui peignent, filent, tissent & brochent le coton & la laine.

» Dans une de ces cours, une des plus sombres & des plus mal habitées, s'élevait une maison haute, étroite & noire, où une multitude de ménages vivaient entassés & se disputaient l'air & la lumière. Dès l'abord, on était saisi par une chaude & nauséabonde odeur où se combinaient la lessive, le charbon de terre, les vapeurs des misérables cuisines & celles des basses-cours établies dans les chambres à coucher; des voix d'enfants qui jouaient en se querellant, les vagissements des petits, les aboiements des chiens, les gloussements des poules, se mêlaient au bruit monotone du rouet & aux coups réguliers que frappaient dans les caves les métiers des tisserands; les murs humides suintaient, & l'escalier, raide spirale à laquelle une corde servait de garde-fou, ne connaissait ni le balai ni la brosse.

» Cette triste demeure formait comme une pyramide de misères: à leur base, s'étalait la misère payant patente, la chétive boutique de pommes de terre, de pommes de rebut, de cerfs-volants & de billes; à mesure qu'on montait, la pauvreté devenait plus marquée; au premier & au second, c'étaient des familles d'ouvriers parqués dans une gêne constante & héréditaire; plus haut, c'étaient de vrais mendiants: un aveugle qui demandait la charité à la porte des églises & deux pauvres balayuses des rues.

» Le second étage était composé de deux chambres habitées par une nombreuse famille. La première de ces chambres était à la fois la cuisine, la salle à manger, la chambre de réception & une des chambres à coucher du ménage Sénéchal; &, en vertu de ces destinations diverses, il y régnait un indescriptible désordre. Sur un poêle de corps de garde tout branlant, bouillait une marmite pleine de pommes de terre, dont les grises pelures jonchaient le plancher; sur une table, des assiettes ébréchées attendaient qu'une main obligeante les lavât; sur toutes les chaises, des vêtements en mauvais état; par terre, des souliers & des sabots de toute taille; sur tous les meubles, un voile de poussière; les fêlures des vitres bouchées avec des étoiles de papier, &, au milieu de ce pêle-mêle sans nom, se démenait une femme qui s'agitait & s'essouffait sans avancer beaucoup. Elle préparait le dîner du dimanche de sa famille; on était au dimanche, quoique le costume d'Arsène Sénéchal n'annonçât point qu'elle eût hanté l'église en ce saint jour; le costume répondait au mobilier: une camisole de laine trouée, une jupe effiloquée, un béguin d'indienne, donnaient à cette femme d'ouvrier, à cette mère de famille, l'aspect d'une mendiante de Calot, ce grand peintre des misérables. Elle était jeune encore; peut-être sa mince personne, sa petite figure colorée, ses cheveux d'un blond brillant avaient-ils eu leur heure de rayonnement & de grâce éphémère; mais que cette heure était loin, & qu'une hâtive vieillesse l'avait vite remplacée.

» Au fond de la chambre se dressait un lit que défendait à demi un lambeau d'indienne brune; ce lit était habité toujours, à toute heure, le jour comme la nuit, l'été comme l'hiver, par une pauvre femme, mère de Jacques Sénéchal, qui se trouvait atteinte de paralysie depuis un grand nombre d'années. Elle était là, sur ce misérable grabat, à moitié assise, les reins soutenus par un coussin d'étoupe, la tête raide & infléchie, le regard fixe & triste, entendant, voyant ce qui se passait autour d'elle, mais se mêlant rarement à la conversation, si l'on peut appeler de ce nom l'échange brutal de paroles qui se faisait à ses côtés. Dans la semaine, elle tricotait, mais avec quelle lenteur & quels pénibles efforts! Ce travail, si peu productif & si accablant pour sa faiblesse, était un dernier hommage rendu par elle à la loi du travail, cette loi qui avait bûni & consolé sa vie; le dimanche, elle ne faisait rien, du moins à l'extérieur: elle priait, & ses doigts essayaient de faire glisser les grains d'un chapelet tourné autour de son bras maigre & brun.

» Sa bru s'agitait toujours & n'avancait guère. Le feu, alimenté par des débris sans nom, ne flambait pas; l'eau, dans la bouilloire, ne faisait pas entendre ce chant si agréable aux ménagères & aux rêveurs, rien ne se faisait ni ne se préparait, & la journée était à son milieu. Midi sonna, non à la pendule,

jamais cette maison n'en avait vu, mais au coucou du voisin.

» Au son du timbre, Aldegonde essaya de joindre les mains, & elle dit à demi-voix l'*Angelus*... Puis, interpellant sa bru : « Où est Euphrasie ! demanda-t-elle.

» — Eh bien ! elle est allée chercher un morceau pour nous dîner.

» — Et la messe ? dit la vieille d'une voix triste.

» — On a bien le temps d'y penser ! allez, grand-mère, le bon Dieu ne tamise pas si fin avec les pauvres gens ! C'est bon pour les riches d'aller comme ça marmotter des prières à l'église, & pour vous qui, sans reproche, ne faites plus rien de vos dix doigts.

» La vieille soupira, garda un peu le silence, & reprit enfin : — Et vous croyez, Arsène, que les choses n'iraient pas mieux si vous priez le bon Dieu ?

» — Eh ! laissez-moi en paix ! Est-ce que j'ai besoin de tous ces contes ? J'ai de la misère assez avec votre fils, qui ne me rapporte pas la moitié de sa semaine, & qui me brutalise encore par-dessus le marché, & ce petit braillard de Marc, & cette coureuse d'Euphrasie, qu'est-ce que le bon Dieu a à voir dans tout cela ? Il ne peut pas me donner un autre homme, & j'aurai beau dire des *oremus* du matin jusqu'au soir, Jacques n'en sera pas moins un ivrogne & un mauvais cœur, allez !

» Pendant qu'Arsène Sénéchal déblatérait ainsi, une sombre colère brillait dans ses yeux, la colère de l'esclave craintif & révolté, qui ose parler haut quand le maître est loin. La vieille grand-mère était sans doute tristement habituée à ces récriminations qui avaient son fils pour objet, & qui laissaient voir tant de haine pour lui, tant d'indifférence pour les enfants, tristes fruits de ce triste mariage ; sans doute elle savait combien étaient inutiles les répliques, & vains les conseils, aussi garda-t-elle le silence, qui ne fut plus interrompu que par l'entrée d'Euphrasie.»

Elle avait quatorze ans ; elle était grande, & ses formes grêles, comme chez tous les enfants qui grandissent, étaient encore altérées par une déplorable maigreur. Cette maigreur & le défaut de soins ne permettaient pas de juger de l'agrément de son visage ; peut-être, dans une meilleure position, eût-elle paru jolie, si le peigne d'écaille avait assoupli ses cheveux qui pendaient en broussailles, si des soins délicats avaient donné quelque éclat à ses joues, si une toilette, même la plus modeste, avait mis en relief sa pauvre personne, on se serait aperçu qu'elle avait les traits réguliers quoiqu'un peu gros, des yeux bruns pleins de lumière & d'expression, des dents fraîches comme des avelines nouvelles & une chevelure épaisse, rude, mais brune & longue comme la queue d'une jeune cavale. Dans le cadre de saleté & de pauvreté où cette enfant apparaissait, avec sa robe souillée, ses souliers éculés, sa physionomie hardie & brusque, elle semblait une triste personnification de la mi-

sère & de l'abaissement qu'elle entraîne avec elle. Aucun sentiment doux, affectueux ne venait orner de sa grâce ce jeune visage ; Euphrasie n'avait connu ni les sollicitudes d'une mère, ni la gravité tendre d'un père, ni l'union & la douceur de la famille ; elle s'était élevée comme elle avait pu, un peu chez les voisines, un peu chez les bonnes sœurs, beaucoup dans la rue ; elle avait travaillé en fabrique dès l'âge où la fabrique pouvait s'ouvrir pour elle ; elle avait connu le travail alors que tous les autres enfants ne doivent connaître que la protection & l'amour ; elle s'était vue exploitée à l'âge où l'on n'est qu'aimé ; on demandait un salaire à ces petites mains qui n'auraient dû donner que des caresses ; aussi, son cœur fermé ne pouvait-il rendre ce qu'il n'avait pas reçu, & si elle supportait sans mot dire les violences de son père, si elle aidait sa mère, si elle avait pour son petit frère des mots d'une âpre amitié, c'est que Dieu a imprimé sa marque dans les liens de la famille, & qu'il faut bien des déceptions pour éteindre le foyer des affections naturelles & pour rompre ces invincibles attaches que le même sang a formées.

Pourtant une personne aimait la petite Euphrasie ; c'était sa grand-mère qui avait pour elle un cœur de mère & d'aïeule tout à la fois, sévère & tendre, vigilant & affectueux.

« Tu ne pouvais pas revenir plus vite ? dit Arsène à sa fille, si ton père rentrait nous serions bien plantées, rien n'est prêt !

— Il ne rentrera pas. J'ai regardé à travers les vitres du *Soleil Levant*, & il était attablé avec sept ou huit autres fileurs.

— Hélas ! mon Dieu ! quel malheur pour moi ! il va boire le peu d'argent qui nous reste ! »

Euphrasie leva les épaules & dit avec philosophie :

« Est-ce que ce n'est pas toujours la même chose ? Dînons plutôt. J'entends Marc qui rentre. »

Marc, le petit rattacheur, ce qui, en bon français veut dire souffre-douleur, avait la figure de son misérable emploi. Il était petit, rabougré même, & il y avait une triste harmonie entre son teint pâle & terreux, ses yeux d'un gris blafard & ses cheveux couleur de lin. Le feu de la vie ne semblait pas allumé chez cette pauvre créature, vieille avant le temps, triste à l'âge de la gaieté, craintive à l'époque où les autres s'épanouissent ; il était chagrin & taciturne, honteux quand il faisait bien, brusque & maussade quand il faisait mal, & quoique d'un tempérament nerveux, il se montrait patient jusqu'au stoïcisme dans les souffrances & dans les privations, dont l'habitude lui avait fait une seconde nature.

Sa mère jeta sur lui un regard plus affectueux que celui qui avait accueilli Euphrasie. C'était son fils, son Benjamin, & il lui ressemblait :

« Allons, assieds-toi & mange, » dit-elle avec une certaine douceur. Et elle prépara sur la table une panade au pain & à l'oseille, qu'accostaient,

en terme de blason, un plat de pommes de terre & un morceau de charcuterie, que les pauvres appellent *pâté*, mais qui n'a aucune ressemblance avec les délicats produits de Chartres & de Strasbourg.

Euphrasie, avant de goûter à sa portion, prit celle de sa grand'mère, la lui porta & l'aida à manger; la pauvre vieille refusa le petit morceau de viande qui lui était échu, & elle dit à Euphrasie :

« Prends-le & donne-s-en un peu à Marc, vous en avez plus besoin que moi. »

Arsène entendit ces mots, quoiqu'ils eussent été proférés à voix basse, & elle ne perdit pas une si belle occasion de se plaindre & de récriminer :

« Cela ne vous va pas, grand'mère, dit-elle, vous auriez mieux aimé le bouillon & le bœuf, ça se conçoit; mais à qui la faute si ce n'est à votre garçon, qui est si dur pour les autres & si tendre pour lui-même? Tant plus l'homme boit, tant moins la femme & les petits mangent. N'est-ce pas vrai? cria-t-elle d'une voix retentissante, & irez-vous défendre votre fils, maintenant? »

— Je ne dis rien, répondit Aldegonde, je ne défends pas Jacques qui est en faute; mais vous, Arsène, vous feriez mieux de ne pas ainsi parler du père devant les enfants.

— Comme s'ils ne le savaient pas! répondit Arsène avec un accent de mépris. Allons, Marc, ne prends pas toute la soupe, laisse-s-en pour lui quand il rentrera. Tiens, si tu veux être sage, je te conduirai chez ta marraine, elle te donnera bien une goutte de café & une tartine.

— C'est bon, répondit Marc en grommelant, & Euphrasie?

— Je n'ai pas envie d'y aller, répondit-elle; est-ce que j'oserais aller dans la rue habillée comme je suis!

— Faut dire ça à ton père, ma fille, repartit Arsène, je sais bien que c'est triste de travailler & de n'avoir pas une jupe ni un bonnet propre, mais ce que Marc & toi gagnez à vous deux ne suffit pas à nous faire vivre, il faudrait que ton père y mît du sien. »

Lorsqu'ils furent partis, Euphrasie alla s'asseoir auprès de la fenêtre, & elle regarda tristement dans la rue. Le soleil de juillet pénétrait même dans cette ruelle étroite & sombre, & la remplissait de chaleur & de clarté.

Ni les parfums, ni les rayons  
N'ont peur, dans leur candeur royale,  
De se souiller à des haillons!

Tout semblait en liesse; les jeunes voisines, parées de leurs robes des dimanches, babillaient au seuil des portes; les enfants peignés & lavés, attendaient, l'air sérieux, qu'on les menât promener; un vieil ouvrier & sa femme s'en allaient causant: Philémon & Baucis des ateliers, ils

étaient contents de se chauffer au soleil & d'admirer le ciel bleu; les cloches des vêpres sonnaient joyeuses & solennelles à la fois, & on voyait passer les groupes qui se dirigeaient vers l'église; de belles voitures glissaient légères sur le pavé, & emportaient vers la campagne les familles opulentes; on voyait passer, comme dans un rêve, ces fringants attelages, ces jeunes filles en robes blanches & roses assises près de leur père & de leur mère. Chacun profitait du dimanche pour son plaisir, pour son repos, pour sa piété, qui est à la fois un repos & un plaisir; chacun oubliait les soucis de la semaine, & la gaîté des habits représentait fidèlement la gaîté des cœurs.

Euphrasie voyait, comparait, & sans qu'elle songeât à les essuyer, des larmes amères roulaient sur ses joues. Ce sentiment qui est dans notre cœur ce qu'est le fiel dans notre bouche, l'envie, la possédait tout entière; elle enviait tout ce qu'elle voyait: ces vieillards souriants, ces enfants pleins d'insouciance, ces jeunes ouvrières qui paraissaient si contentes de vivre & qui causaient d'une porte à l'autre sans penser à leur compagne délaissée; ces jeunes filles riches & heureuses, à qui le ciel prodiguait tous les biens, elle enviait jusqu'à la libre hirondelle qui rasait les murs avec de petits cris farouches, elle enviait la vie, elle enviait la mort; car, en regardant un petit rosier dans un pot sur l'angle de la fenêtre, & qui était desséché faute de soins, elle se dit :

« Je voudrais être morte aussi, & ne plus voir, ne plus entendre! Oh! petit rosier, tu ne sens plus ni le froid ni la sécheresse; on t'a négligé, tu es mort, tu es bien heureux! »

Elle appuya la tête contre le bois mort qui ne donnerait plus de roses & un sanglot lui échappa.

« Euphrasie, dit la faible voix de l'aïeule, Euphrasie, viens donc près de moi? »

Elle obéit; sa grand'mère la regarda avec une profonde sympathie, & deux larmes coulèrent sur ses joues pâles sans qu'elle pût les essuyer:

« Ma pauvre enfant, dit-elle, tu as du chagrin? »

— Tout va si mal, répondit Euphrasie, embarrassée d'avoir laissé deviner sa souffrance. Voyez, grand'mère, je travaille de toutes mes forces, je suis quelquefois bien lasse d'être debout toute la journée entre ces métiers qui sont toujours prêts à faire du mal, & dans une chaleur & une mauvaise odeur!... Je pleurerais volontiers en pensant aux ouvrières qui ont des états moins durs, qui sont assises paisiblement auprès d'une fenêtre, & qui cousent de jolies robes. Pourtant je ne me plaindrais pas de ma fatigue si j'étais un peu mieux à la maison. Mais vous voyez, grand'mère, à peine du pain, pas d'habits & jamais une bonne parole; on souffrirait tout pour une bonne parole, pas vrai?

— Il faut avoir de la patience, mon enfant. Cela ira mieux peut-être. »

Elle secoua la tête & dit avec l'énergie de la conviction :

« Jamais ! »

L'aïeule, la voyant si triste, voulut la distraire & lui dit :

« Si tu lisais un peu tout haut dans le livre que tu as eu en prix ? »

— J'essayerai, répondit Euphrasie, mais je ne sais presque plus lire ! »

Elles ne possédaient qu'un seul livre : *la Vie de la bienheureuse Germaine Cousin*, racontée dans le style le plus simple & imprimée en gros caractères. Elles lurent ce récit touchant & triste... puis Euphrasie dit naïvement :

« Il y a donc eu des gens sur la terre qui ont eu plus de mal que nous ? »

— Tu vois, mon enfant, & le bon Dieu les a récompensés.

— Vous croyez, grand'mère ?

— J'en suis sûre, répondit-elle avec une profonde conviction. Plus on souffre ici-bas avec patience, plus on est heureux dans l'autre monde. Dieu est juste. Tu auras bien des peines dans ta vie, endure-les, mon enfant, avec douceur, & songe à la bienheureuse Germaine. »

Elles demeurèrent en silence, pensant à cette histoire qui les avait si puissamment captivées, & Germaine, radieuse dans le chœur des vierges, ne sourit-elle pas du ciel à ces pauvres créatures, que son exemple consolait sur la terre ?...

N'avais-je pas raison de dire en commençant que les livres qui aident à supporter des misères semblables à celles dont vous venez de voir le tableau navrant, sont de bonnes actions ?...

E. DE VILLEBLANCHE.

## MAISON RUSTIQUE DES ENFANTS

PAR M<sup>me</sup> MILLET-ROBINET (1).

L'aspect extérieur de ce beau volume est on ne peut plus séduisant & plus aimable. De belles planches gravées reproduisent les différentes scènes de la vie à la campagne : la fenaison, la moisson, les

(1) Librairie agricole, rue Jacob, n° 26, très-beau volume, prix : 20 fr., relié. Par la poste, 21 fr. 75. Broché, 15 francs ; 16 fr. 50 par la poste.

vendanges; on voit le troupeau aux champs, le ruisseau qui fait jaser le moulin, la belle fromagerie de la fermière, & dans l'intérieur du volume, de charmants dessins montrent les animaux, les plantes, les instruments de travail, & servent très-utilement à expliquer le récit. Ce récit, dans un cadre très-simple, renferme le détail & l'explication des travaux des champs; on y voit comment se font le pain & le vin; quelles fatigues le laboureur endure pour faire rendre à la terre ses fruits & ses moissons; quels sont les animaux les plus utiles à l'homme & quels soins on doit leur accorder; la vie rustique y est présentée sous une forme à la fois attrayante & naturelle; l'enseignement, sur les lèvres d'une mère de famille, va, court & ne fatigue jamais; ce livre utile & charmant serait un bien bon compagnon de villégiature pour les enfants qui passent l'été aux champs, & qui y voient tant de merveilles dont l'explication demeure pour eux une énigme. On l'a proposé comme livre d'étrennes; je le proposerais plus volontiers comme *œuf de Pâques*, destiné à inaugurer la saison nouvelle. Les enfants courent les champs avec *Léonie*, *Cécile* & le bon petit *Charlot*; avec eux, ils apprendront (les premiers prix même auront à apprendre!) tout ce qui concerne le premier des arts; ils estimeront l'agriculture, & peut-être une vocation de fermier ou de fermière se formera parmi les heureux lecteurs de *la Maison rustique*. Et les savants autant que les moralistes assurent que si les villes se déversaient aux champs, la société n'en irait que mieux.

Une seule observation reste à faire à l'auteur de ce livre. Pourquoi le nom & la pensée de Dieu en sont-ils absents? Quoi donc! ne cesser d'admirer la nature, ses ressources, l'ordre qui la gouverne, & ne faire jamais remonter la pensée des enfants que l'on instruit vers le Créateur de ce monde si beau! Voltaire n'a-il pas dit :

Je ne puis songer

Que cette horloge existe & n'ait pas d'horloger.

Madame Millet-Robinet exalte l'intelligence de l'inventeur du hache-paille ou de la machine à battre, pourquoi cet hommage légitime dû à l'inventeur & au créateur, n'est-il, sous sa plume, dénié qu'au tout-puissant Créateur du monde, au Dieu tout grand & tout bon ?...

M. B.





## UNE FEUILLE DE ROSE

(SUITE ET FIN)

### QUATRIÈME LETTRE D'EMMA.

30 avril, 185 .

C'EST une grande nouvelle, une joyeuse nouvelle, qu'aujourd'hui je t'annonce, à notre retour à Paris... Bon Dieu, je crois voir déjà tes lèvres tressaillir & tes yeux se remplir de larmes : — « Elle se marie, c'est sûr, & nous ne la reverrons plus, — te dis-tu tout bas, pauvre chérie.... » — Eh bien ! non, Naïssette, je ne me marie pas ; loin de là, je reviens à vous, je vous reste. Nous quitterons Paris vers le 10 du mois prochain, aussitôt que ma tante, un peu fâchée contre moi, mais surtout désillusionnée & vraiment triste, se sera installée, pour l'été, dans une jolie maison de campagne qu'elle a louée près de Meudon. Rien ne nous retiendra plus ici, alors, & nous nous hâterons de retourner à vous, à nos anciennes habitudes, à nos petits bonheurs du passé.

« Mais comment cela se fait-il ? — vas-tu te demander. — Messieurs d'Ottigny & Hennequin ne se sont donc point déclarés ? Non, bonne Anaïs, ce ne sont pas ces messieurs qui ont hésité, c'est moi qui les ai refusés, Naïssette. Et avec eux, j'ai dédaigné les avantages du luxe, les joies du monde, les plaisirs bruyants que me promettait la vie de Paris. A tout cela j'ai préféré, bien sincèrement, notre ancienne vie humble & tranquille que nous allons bientôt reprendre ; les douceurs de notre amitié tendre & de nos vieux souvenirs. Me croyais-tu capable d'un détachement aussi stoïque & d'une aussi vaillante résolution ? A vrai dire, je n'en sais trop rien ; car dans tes lettres je pouvais voir souvent que tu me tenais pour une pauvre petite amie bien oublieuse, bien légère, que le moindre éclat pouvait éblouir & le moindre souffle entraîner. En ceci, tu ne te méprenais pas entièrement ; cependant, quand l'instant décisif est venu, la force & l'intelligence me sont venues aussi, la voile s'est déchiré, la lumière s'est faite. Grâce à Dieu, grâce à toi, grâce aussi à cet humble & charmant messenger qui me venait de vous, pour me montrer où est le bonheur.

» Tu es impatiente de savoir comment a été prise cette résolution, & par quels moyens ce dé-

noûment imprévu a été préparé. Pour te satisfaire donc, & aussi pour te montrer tout ce que je dois aux bons souvenirs de votre affection & du pays, je vais me hâter de te l'apprendre.

» A peine étions-nous de retour à Paris, qu'à la suite d'un grand bal, pendant lequel monsieur Adolphe m'avait invitée deux fois, pour un quadrille & pour le cotillon, madame sa mère vint voir ma tante, qu'elle entretint en particulier durant une heure entière.

» Le soir du même jour, madame de Vallans se présenta, accompagnée de son frère, & lorsque j'accourus au salon pour la saluer, elle m'embrassa affectueusement, puis me congédia d'un geste gracieux de sa main blanche, me disant avec un sourire :

« Petite curieuse, allez-vous-en ; nous n'avons pas besoin de vous ; nous avons à démêler des affaires sérieuses, pour lesquelles il n'est pas besoin de la présence des enfants. »

Je m'éloignai promptement, comme tu le penses, comprenant aussitôt de quoi il s'agissait, & mes suppositions se trouvèrent confirmées lorsque, nos visiteurs étant partis, ma tante ne me fit point dire de descendre au salon, & resta assez tard enfermée avec ma mère.

« Le lendemain, — c'était hier, — elle me reçut avec un visage tout à fait content & une expression joyeusement ouverte & souriante.

— J'ai à te parler d'affaires des plus heureuses, ma chérie, — me dit-elle en m'embrassant.

— D'affaires très-sérieuses, ma sœur, — ajouta doucement ma mère.

— Madame d'Ottigny, ma charmante, — reprit ma tante, sans paraître avoir entendu l'interruption, — nous a fait hier l'honneur de demander ta main pour son fils.

— En vérité, bonne tante ! — répondis-je avec un air bien étonné, & en rougissant un peu.

— Et monsieur Hennequin, imitant un aussi bel exemple, est venu, dans la soirée, me faire pour lui-même une semblable proposition, en priant son aimable sœur de vouloir bien l'appuyer.

— Est-il possible?... Il est vraiment bien flatteur pour moi... pour nous, de recevoir de pareils hommages, de la part d'hommes aussi distingués, aussi bien placés dans le monde...

— Oui; c'est très-flatteur en effet... Faites-lui seulement connaître leurs conditions, ma sœur,— interrompit maman avec un léger accent d'amertume & de dédain qui assombrit si rarement sa voix tranquille & douce.

— Des conditions? — balbutiai-je.

— Eh! oui, ma chère enfant, — se hâta de reprendre ma tante. — Il ne faut pas t'en étonner ni t'en fâcher. Les hommes dont je te parle sont posés, sages & prudents; & puis, d'ailleurs, rien ne s'arrange sans préparations, sans conditions dans le monde.

— C'est assez naturel, ma tante... Voulez-vous me faire savoir ce que demandent ces messieurs?

— Rien que de très-juste, tu vas voir. Monsieur Adolphe d'Ottigny, tu le sais, n'est pas fort riche, mais il est titré... Il désirerait tenir, de la main de ma charmante nièce, une dot de deux cent mille francs. Il croit que dix mille francs de rente forment le plus modeste apport conjugal que puissent exiger les besoins d'une modeste existence parisienne.

— Et — sa noble mère le déclare — c'est là le chiffre le plus bas que son cher fils puisse poser, — interrompit maman, toujours de sa voix railleuse & triste.

— Fort bien, ma tante... Maintenant, que désire monsieur Charles Hennequin?

— Ce n'est pas la dot que recherche celui-là... Il a, par lui-même, la bourse assez bien remplie pour ne se préoccuper que médiocrement du futur budget conjugal. Mais il est mécontent, — & il a bien raison, — de son nom roturier. Il voudrait que sa femme, — sinon appartînt à la noblesse, — du moins pût prétendre à un héritage qui lui assurât un titre & permît au futur époux d'opérer une de ces transformations de nom si avantageuses, si élégantes &, tu le sais d'ailleurs, mon enfant, si communes aujourd'hui.

— Il faut des titres de noblesse à la vanité de celui-là, comme il fallait des titres de rentes au bonheur de l'autre, — dit ma mère en soupirant, quoiqu'elle sourît à demi.

— En vérité, ma sœur, je ne comprends rien à vos réflexions fâcheuses, à vos airs de dédain & de dénigrement, — s'écria ma tante, qui commençait à s'impatienter. — Songez bien, pour Dieu, que nous sommes ici, à Paris, dans un salon du faubourg Saint-Honoré, au printemps de 1859, & ne faites pas intervenir dans ce débat vos vieilles idées de province. Mettez-vous bien toutes deux en tête que les gens du monde, & du meilleur monde, recherchent dans le mariage, aujourd'hui, autre chose que l'union des cœurs, la communauté des affections, la sympathie des caractères. Songe bien, — toi, ma mignonne, — que si une femme était un ange, & descendait des cieux en droite ligne, aucun homme, aujourd'hui, dans la sphère des gens raisonnables, convenables & bien posés, ne s'aviserait de l'épouser, pour le simple duvet de ses ailes blanches & le seul charme

de sa beauté, de sa vertu de séraphin.... Et, si tu veux m'en croire ne sois pas si prompt que ta mère; réfléchis avant de parler.

— Ma bonne tante, — lui dis-je de ma voix la plus douce, — je réfléchirai tout le temps qu'il faudra; je ne m'offense pas des exigences du monde, & je vous consulterai avant de me décider... Mais, — permettez-moi de vous le dire... je ne vois pas trop bien comment je pourrais remplir les conditions posées par l'un & l'autre de ces messieurs. Je m'appelle tout simplement Emma Le Mesurier, & tout le monde sait bien que je ne suis pas riche.

— Que rien de ceci ne t'inquiète, ma fille, — m'a-t-elle dit en se penchant vers moi pour m'embrasser, — je suis riche, moi; je suis libre. Pour toi, c'est assez de donner à ton futur mari ta jeunesse, ta beauté, tes vertus & ta grâce; à moi de lui fournir le reste, en songeant à votre fortune ou en lui octroyant un nom. En deux mots, il me sera aisé de compter à monsieur d'Ottigny tes deux cent mille francs de dot, si ce parti te convient, & je suis, d'autre part, résolue à te donner ma terre de *La Foudraie* & le droit de porter le titre qu'elle confère, si tu préfères te décider pour monsieur Hennequin. »

« Tu comprends, Anaïs, que je prodiguai à ma tante tous les remerciements qui lui étaient dus pour des offres aussi généreuses. Ma pauvre maman soupirait en m'entendant parler. Ma tante, qui a un cœur excellent, s'en aperçut, & lui tendit la main.

— Ma pauvre sœur, je ne comprends pas vos inquiétudes, — dit-elle. — Vous savez bien que c'est du bonheur de l'enfant qu'il s'agit, & que nous devons, vous & moi, prendre tous les moyens possibles pour l'assurer.

— Oui, ma bonne sœur; mais je ne sais si toute notre sollicitude nous mettra à même de réussir, & c'est justement pour ce bonheur futur que je crains & que je tremble.

— Pourquoi trembler, je vous le demande, quand nous avons si bien commencé?... Du reste, rien n'est encore fait. Il faut qu'Emma s'interroge, compare, & se décide. Vous & moi, nous devons lui donner nos conseils, mais non la contraindre.

— Cela va sans dire, — répondit maman. — Ainsi donc, va & réfléchis avant de répondre à ta tante, ma fille. » Et comme j'allais sortir du salon, elle me retint un instant par la main, &, se penchant pour m'embrasser, murmura à mon oreille : « Et, avant tout, recommande-toi à Dieu, pour qu'il veuille bien t'inspirer. »

Ainsi congédiée & conseillée maternellement, je rentrai dans ma chambre fort pensive. Il y avait longtemps que mille petites circonstances m'avaient permis de pressentir les intentions de ces deux prétendants, & il m'était souvent arrivé de comparer leurs positions, leurs qualités, leurs mérites respectifs.

» Je ne saurais trop comment te peindre la sin-

gulière disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais alors. J'étais joyeuse, & en même temps craintive; fière & triomphante, & pourtant froissée & humiliée. D'une part, ces hommages respectueux, cette préférence déclarée des deux hommes les plus distingués de notre cercle, flattaient singulièrement mon orgueil & mon amour-propre; de l'autre, ces espérances de dot, ce grand désir d'un titre, ces restrictions passablement déplaissantes à l'offre de deux mains élégantes & de deux cœurs bien placés, me causaient une secrète douleur, m'abreuyaient d'une certaine désillusion, & me faisaient monter aux joues une rougeur de honte & de colère : « On me distingue, on me recherche, me disais-je, mais ce n'est pas pour moi-même que l'on me recherche; ce ne sont pas mes seuls mérites que l'on apprécie. Monsieur d'Ottigny n'aurait jamais songé à moi si je ne pouvais pas lui apporter une dot; ni monsieur Hennequin si je n'étais pas en état de lui procurer un titre.

— D'autres que toi avaient ces avantages, & pourtant ils t'ont préférée, » — reprenait mon orgueil.

« Mais peux-tu voir, en l'un des deux, un ami constant, sincère & sûr? peux-tu lui porter, en retour de ses préférences, un amour profond, durable & dévoué? » — me criait ma conscience.

Mon front brûlait, mon cœur battait fort; j'ouvris l'une de mes fenêtres qui donnent sur le jardin.

Cette année, tu le sais, le printemps s'est hâté. Il y a plus d'un grand mois déjà qu'il nous sourit & nous fleurit, nous égaie & nous caresse. Il est aisé de s'en apercevoir en regardant les grands marronniers verts du jardin de l'hôtel, qui balancent, au souffle du midi, leurs beaux thyrses de fleurs blanches; les corbeilles, les parterres découpés où les crocus épanouissent, au grand soleil, leurs étoiles d'or, & les jacinthes leurs clochettes bleues.

« Mais, au moment dont je te parle, j'étais bien loin de songer à admirer les grâces & les splendeurs printanières du jardin, bien que je ressentisse une certaine douceur à aspirer l'air tiède & les senteurs légères.

» Je m'assis près de ma table, regardant vaguement les branches fleuries des marronniers se balancer sous la brise, & tournant distraitemment entre mes doigts ta dernière lettre que je n'ouvrais point. Le domestique venait de me la remettre, au moment où je me rendais au salon & je n'avais, pardonne-le-moi, pas encore songé à la décacheter, tant j'étais émue & préoccupée. Hélas! ma bonne Anaïs, ce grand honneur qu'on me faisait m'avait un peu tourné la tête, &, en ce moment d'émotions et de crise, je n'étais capable de penser qu'à ces deux prétendants. Je crois que mon orgueil allait décidément prendre le dessus, tant la perspective d'une position brillante, à Paris, avait pour moi de charmes, & je me serais, sans doute, pro-

noncée pour monsieur Hennequin, lorsqu'une soudaine réflexion vint me jeter dans des perplexités nouvelles.

— Il me semble... oui... je l'ai bien remarqué... qu'aucun de ces deux partis n'est agréable à ma mère, — me dis-je en soupirant. — Pauvre bonne mère, c'est qu'elle a pour moi bien de l'indulgence, bien de l'ambition; elle ne tient pas à ce que je sois riche, ni brillante, elle désire que je sois aimée. Et... je l'ai bien vu aussi... elle ne croit pas à la profondeur, à la vérité des sentiments des d'Ottigny, des Hennequin. Elle me le disait, il y a à peine quelques jours : « Ces gens si aimables, ma pauvre enfant, n'aiment ordinairement personne. » Ceci doit être bien vrai, puisque les uns & les autres déclarent, sans se faire prier, qu'ils apprécient, avant tout, d'autres choses encore que ma petite personne : puisque l'un veut que je lui apporte une dot, & l'autre me demande un nom... Mais ai-je assez de mérites pour qu'il en soit autrement?... Et pour moi-même m'aimera-t-on jamais?... Et pour moi-même m'a-t-on jamais aimée? »

Cet interrogatoire intime n'était pas des plus réjouissants, je te l'avoue. J'en étais venue à avoir le cœur gros, & je ne regardais même plus les marronniers du jardin, parce que mes yeux troublés s'étaient remplis de larmes. Soudain, en cet instant d'abattement & de faiblesse, un parfum suave & pénétrant, quoique presque insaisissable, me parvint doucement et me ranima quelque peu. Machinalement, je relevai la tête & j'essuyai mes pleurs. Une fraîche bouffée de vent d'avril venait d'apporter du jardin, & d'effeuiller sur mon tapis, quelques pétales de roses, frêles et pâles, dont l'un, s'égarant jusqu'à moi, s'était arrêté à portée de ma main, sur ta lettre même, que je n'avais pas encore ouverte.

Mon premier mouvement, en l'apercevant, fut celui de la surprise : « Eh quoi? des roses en avril! » — m'écriai-je. — Puis je pris doucement la pauvre petite feuille égarée, et je l'approchai de moi pour la regarder longtemps. Cette fine découpe au sommet, ces toutes petites veines roses sur un fond pâle, cet onguet délicat & blanc marqué d'un point d'or, oui, c'était bien cela : c'était le rameau transplanté, c'était le voyageur, l'ami, qui se rappelait à ma tendresse & m'envoyait sa première rose.

« Il vient de bien loin, — murmurai-je en le regardant. » Et une voix s'éleva soudain dans mon cœur et me dit bien haut, bien fort : « Il vient de ceux qui t'aiment. »

— Oui, vraiment; là, je ne doutais point; là, j'étais bien sincèrement, bien réellement aimée, — me dis-je, en rapprochant la pauvre feuille de rose de mes yeux, qui, pour la seconde fois, se remplissaient de pleurs. Combien je revoyais de choses, & de choses douces, rien qu'en regardant ce frêle pétale égaré! Ton grand jardin vert, son berceau fleuri, la belle tête blanche de monsieur le curé, le

visage jeune, & pourtant sérieux, de ton frère ; & toi surtout, Anaïs, ma chérie, belle & calme comme autrefois, souriante comme en nos plus beaux jours.

« Pourquoi donc ai-je pleuré tout à l'heure ? — m'écriai-je en me relevant. — Je craignais d'être abusée, d'être trompée, de n'avoir pas d'amis. Oh ! je me méprenais fort : ceux-là m'aiment & m'ont aimée toujours, je le sens, je le vois, j'en suis sûre ? »

« Je pris alors ta lettre & je l'ouvris, tout en tremblant de contentement & de joie. Pauvre chère Anaïs, combien tu l'affligeais, à l'idée de ne plus me revoir ! combien tu me priais timidement & humblement de ne pas oublier mes pauvres, mes vieux amis, de penser que je leur serai toujours précieuse et chère ! Oh ! que tu plaidais éloquentement la cause de la tendresse & de la vérité, la cause du bonheur & du souvenir ! Mais tu n'avais plus besoin de craindre ni de supplier : ta cause était gagnée d'avance par ce messager timide qui me rappelait les beaux jours, par ce frère voyageur qui m'arrivait du pays.

« Ma bonne mère ne tarda pas à venir me trouver ; alors je lui racontai tout, & je la vis bien heureuse. Elle me dit qu'elle croyait difficilement aux chances d'une félicité durable dans une union qui n'était pas avant tout basée sur une vraie et profonde affection & sur de solides vertus ; que la richesse & l'éclat ne servent qu'à accentuer les défauts, à multiplier les périls, sans resserrer les liens du cœur & sans en accroître les joies, & que, si elle doit jamais confier à d'autres qu'à elle-même le soin de mon bonheur, elle ne voudrait s'en décharger qu'entre les mains de celui qu'elle aurait connu, estimé & aimé dès son enfance.

« Quand ma mère a cessé de parler, je lui ai dit que nous étions d'accord. Il ne nous restait plus qu'à prier ma tante, le plus humblement possible, de vouloir bien remercier pour moi ces deux prétendants, en leur disant que, d'ici à quelques années, j'étais bien résolue à ne pas songer au mariage. C'est ce que nous avons fait, et ce qui a mis d'abord ma pauvre tante au désespoir. Elle s'est fâchée un peu & a pleuré beaucoup, disant à ma mère qu'elle est une provinciale, une puritaine, & moi un petit bébé, une pauvre petite folle.

« J'étais toute prête à m'affliger beaucoup en songeant à sa déception, & surtout en voyant couler ses larmes ; mais maman, qui la connaît mieux que moi, m'a dit qu'il n'y a rien à redouter ; qu'elle a un cœur excellent avec une imagination un peu vive, & que, dans quelques mois, lorsqu'elle nous verra tranquilles & heureuses à L\*\*, elle oubliera son chagrin d'aujourd'hui, & ne nous en voudra plus.

« Ainsi donc, Naïsette, ne parlons plus de

souci, ni de mariage, ni de séparation, ni de rien de ce qui est Paris. Annonce notre retour à monsieur le curé, aux amis, aux voisins ; conte de mon histoire, à monsieur Maurice, tout ce que tu jugeras à propos de lui communiquer, & puis, si tu veux bien te donner cette peine pour nous, traverse la rue à notre intention, & fais-nous préparer nos chambres. Avant quinze jours, ô chérie ! je serai dans la mienne, & dès l'aurore, au premier cri des oiseaux, je courrai à ma fenêtre pour vous dire bonjour, à toi & au soleil.

« En attendant, je te dis : Au revoir, à bientôt, avec bien de l'espoir, de la tendresse & de la joie.

» Désormais ta fidèle amie,  
» EMMA LE MESURIER. »

Et voilà comment, il y a deux ans déjà, notre chère Emma nous est revenue. Qui jamais eût dit qu'elle avait été, qu'elle avait brillé à Paris, tant elle nous revenait contente, & tranquille, et amusante, & modeste ! On l'aurait dit moins encore quand, il y a trois mois, bien convaincue de la vivacité et de la profondeur de cette sincère affection, elle s'est décidée à accepter la main de notre excellent Maurice. C'est qu'elle avait oublié ses beaux prétendants d'autrefois, je suppose, & qu'elle ne regrettait plus l'éclat, les plaisirs & les fêtes de ce brillant Paris.

A présent, elle est bien à nous et nous ne la perdrons plus. Nous sommes plus heureux encore en voyant que sa bonne tante est bien franchement revenue à elle. Pour prouver à notre Emma son affection inaltérable, elle lui a donné en propriété, pour son apport en mariage, non point un dot de deux cent mille francs, qui, dans notre modeste position lui eût été inutile, ni un titre, dont avec son nom d'ancienne famille, mon cher Maurice n'a pas besoin, mais une somme de quarante mille francs, qui l'a mise à même d'acheter la maison où demeure toujours sa respectable mère, plus un cadeau de trois mille francs destiné à fonder à l'hôpital un lit pour un vieillard, à la crèche un berceau pour un orphelin, & une messe annuelle pour l'âme de son père.

Et voilà tout ce qu'il nous faut à nous autres pauvres gens de province : un toit pour notre foyer béni, un nid pour nos saintes tendresses, des aumônes pour nos pauvres & des prières pour nos morts. Nous avons tout cela ; si Dieu le permet, nous l'aurons toujours, & cela fait, heureuses gens de Paris, que nous ne vous envions pas le reste.

Le tout certifié conforme à la vérité, aux événements & aux manuscrits d'Emma.

*Le secrétaire de la famille :*

ANAÏS DE CLEYRIN.

ÉTIENNE MARCEL.

# UNE CORBEILLE

## I

**C**HÈRE Hortense, te voilà enfin! Tu as donc pu t'arracher au charme de la *vil-légiature*, sans attendre les derniers jours de novembre, malgré le vif attrait de son ciel nébuleux, de ses ouragans, de ses pluies torrentielles?»

Celle qui venait de s'exprimer de cette façon ironique, mademoiselle Juliette Belmancly, embrassait néanmoins en toute effusion l'amie dont elle avait désiré le retour.

« Si tu avais été témoin, reprit celle-ci en lui rendant ses embrassements, de mes efforts pour activer notre départ, tu m'épargnerais tes railleries. Monsieur Benoît, mon seigneur & maître, semblait prendre à tâche de multiplier les obstacles. C'étaient les plantations à faire, les travaux agricoles à terminer, les comptes à régler, que sais-je encore! Mes gémissments se perdaient dans le vide; autant eût valu chercher à attendrir un rocher.

— Oh! l'abominable tyran!

— Quand tu seras toi-même sous le joug d'une pareille tyrannie, elle cessera de te paraître plaisante. Or, grâce à certaines réticences, destinées sans doute à piquer ma curiosité, tes dernières lettres me font supposer que, toi aussi, tu es à la veille de te marier.

— Il y a longtemps que je t'aurais instruite d'une nouvelle si importante pour moi, sans l'expressive défense de mon père, qui veut la tenir secrète jusqu'au dernier moment. Mais enfin, je ne puis t'empêcher de deviner.

— Non, sans doute, & il faudra bien que ton père se résigne à m'avoir pour confidente. »

Puis la jeune femme ajouta avec une curiosité vivement prononcée :

« Est-ce que je connais ton futur ?

— Je ne le crois pas.

— Son nom ?

— Edmond Norville.

— Sa position ?

— Caissier dans l'une des plus grandes maisons de banque de Paris.

— A-t-il de la fortune ?

— Une soixantaine de mille francs, joints à

ses appointements & à la pension que nous promet mon père, nous assureront une position modeste mais suffisante. »

Hortense fit un geste négatif qui n'était pas sans quelque mélange de dédain.

« C'est-à-dire, ma chère enfant, poursuivit-elle, que je crains bien qu'il ne faille te préparer à une vie de privations, de sacrifices continuels; & certes, si l'on m'eût consultée à temps, j'aurais cherché à te prémunir contre un tel malheur.

— Il ne m'effraie nullement, je t'assure, reprit Juliette plus piquée que reconnaissante du regret manifesté par son amie. On ne peut vouloir tout réunir, & je n'aurais jamais su me décider à contracter l'un de ces mariages d'argent si communs aujourd'hui, à épouser un homme qui me fût inférieur & dont la vulgarité m'eût fait rougir aux yeux de mes amis. »

Madame Benoît se mordit légèrement les lèvres & poursuivit :

« Du moins ce monsieur Norville est-il libéral, généreux? Je plains de toute mon âme, vois-tu, les pauvres femmes qui ont à lutter sans cesse contre la mesquinerie de leurs maris; une telle lutte froisse le cœur, détruit l'affection, empoisonne tous les plaisirs, rend enfin l'existence insupportable.

— Rassure-toi, je n'ai à craindre rien de semblable.

— Tant mieux, ma chère enfant, car, entre nous, ton père a toujours cédé trop facilement à tes fantaisies, même les plus dispendieuses.

— Et un mari, ajouta gaiement Juliette, ce doit être encore plus complaisant qu'un père.

— Ne t'y fie pas. Par qui ce phénix vous a-t-il été présenté?

— Il s'est présenté lui-même, non pas comme prétendant toutefois, mais pour régler quelques affaires avec mon père.

— Je comprends. Vous vous vîtes, vous vous plûtes, &... vous vous épouserez s'il ne surgit point d'obstacles. L'époque du mariage est-elle fixée?

— Pas précisément, mais je suppose que le plus long délai sera la fin de l'année. Mon père n'a encore autorisé monsieur Norville qu'à venir deux fois par semaine, malgré ses vives instances pour rendre ses visites quotidiennes.

— Et cette rigueur paternelle blesse profondément deux tendres cœurs ! Puisque l'époque du mariage reste encore un peu indécise, vous n'en êtes pas encore à l'envoi des bouquets ?

— Tu te trompes, ma chère, & jamais, j'en suis persuadée, fiancée n'en reçut de plus délicieux.

— Vraiment ! je t'en félicite, cela me fait espérer que tu n'auras pas à souffrir de cette déplorable avarice dont je te parlais tout à l'heure.

— Monsieur Norville, repartit vivement Juliette, a une grande noblesse de caractère, il est spirituel, aimable, instruit sans pédantisme, ses manières sont distinguées...

— Un être parfait enfin ! Avant, ma chère enfant, il en est toujours ainsi, mais après ! Je t'assure que je suis très-curieuse de pouvoir apprécier par moi-même le mérite de ton futur, car tu me parais un juge trop prévenu pour conserver toute l'impartialité nécessaire. Est-il réellement digne de ma Juliette ? »

Ces derniers mots dissipèrent le nuage qui s'était formé sur le front de la jeune fille, & elle reprit en souriant :

« Nous l'attendons aujourd'hui.

— Dans ce cas, je ne te quitte pas. Mais monsieur Belmoncey ne m'en voudra-t-il pas de déconcerter ainsi ses mystérieux projets ?

— J'arrangerai cela. D'ailleurs, j'ai encore mille choses à te dire, après cette longue séparation ; puis tes conseils me sont fort nécessaires.

— Dispose de moi entièrement. »

L'entretien se poursuivit donc entre les deux amies, tantôt sérieux, tantôt badin ; il s'y mêlait même parfois une légère teinte d'aigreur, car leur affection n'était point de celles contre lesquelles s'émuoussent tous les traits piquants ; l'esprit plus que le cœur en faisait les frais. Juliette interrompit brusquement une phrase commencée en disant :

« Voici mon père, &... il n'est pas seul.

## II

Monsieur Belmoncey parut à l'entrée du salon, Edmond Norville l'accompagnait. Tout le savoir-vivre du père de Juliette ne put lui faire entièrement dissimuler la contrariété que lui causait la présence de madame Benoît ; & si les mots très-irrévérencieux de : trompette retentissante ne dépassèrent pas ses lèvres, l'expression de sa physionomie trahit néanmoins son mécontentement, au point d'inquiéter un peu la jeune fille ; aussi se hâta-t-elle, après les premiers compliments, de présenter Hortense à son futur en disant :

« Madame Benoît, monsieur, dont j'ai dû vous parler déjà comme étant ma plus ancienne & ma meilleure amie. »

Edmond s'inclina profondément, tandis que la jeune femme attachait sur lui un regard qui tra-

hissait plus de curiosité que de sentiment des convenances.

La conversation se soutint pendant quelques instants à l'aide de ces banalités qui laissent la pensée parfaitement libre de suivre un autre cours.

Juliette avait remarqué avec un certain dépit que son fiancé ne lui offrait pas, ce soir-là, le bouquet traditionnel, oubli qu'Hortense ne pouvait manquer de noter, & dont elle tirerait sans doute des conséquences fâcheuses. Il lui semblait même lire déjà dans les regards de la jeune femme une certaine ironie dont Edmond devait porter la peine un instant plus tard.

« Ainsi donc, monsieur, dit Hortense à voix basse & en s'approchant de monsieur Belmoncey qui bouleversait le feu pour donner un prétexte à sa mauvaise humeur, nous marions cette chère Juliette ?

— Oui, madame.

— J'espère que monsieur Norville sait apprécier la valeur du trésor que vous lui donnez.

— Toutes les femmes sont des trésors, madame.

— J'accepte le compliment, malgré son intention ironique.

— Ma fille a dû vous dire que des motifs importants me font désirer de tenir encore secret ce projet de mariage.

— Cependant, monsieur, au point où en sont les choses...

— Monsieur Norville & moi sommes d'accord sur la convenance d'un tel secret, &... nous n'avions fait aucune exception.

— Comment, pas même en ma faveur ? Moi qui suis la plus intime amie de Juliette ! »

Monsieur Belmoncey se mordit les lèvres pour ne pas répliquer d'une façon mortifiante, car madame Benoît était la dernière qu'il eût choisie pour en faire sa confidente. Pendant cet *aparte* qui se prolongea encore quelques minutes, Edmond en avait un autre avec sa fiancée, à laquelle il disait :

« N'avez-vous pas été un peu surprise en ne recevant pas ce soir le bouquet que je suis toujours si heureux de vous offrir ?

Juliette balbutia quelques mots inintelligibles, & le jeune homme se hâta d'ajouter :

« Au moment où j'allais entrer chez madame Privat, j'aperçus, adossée au pilier qui fait face au magasin, une femme tenant dans ses bras un jeune enfant ; tous deux si pâles, si tristes, offrant un si navrant tableau des souffrances de la misère, que je laissai glisser dans la main de cette infortunée l'argent destiné à payer mon bouquet. J'aurais pu sans doute, tout en faisant cette aumône, ne pas me priver du plaisir de vous offrir des fleurs ; mais ce n'eût plus été établir entre nous la plus douce des associations, celle qui consiste à soulager ensemble le malheur.

Monsieur Norville se tut, attendant une réponse,

qui parut coûter un peu à Juliette. Désapprouver une telle conduite était impossible ; mais elle se disait qu'il était fâcheux que la rencontre de cette mendicante eût coïncidé avec la visite d'Hortense. Ce regret donnait à sa physionomie une expression qui inquiéta Edmond.

« Serait-elle insensible au plaisir de faire le bien ? » se dit-il.

Hâtons-nous d'ajouter que ce doute pénible ne fit qu'effleurer l'âme du jeune homme, complètement sous le charme d'une vive & tendre affection.

Edmond Norville était parvenu jusqu'à l'âge de trente ans sans avoir songé sérieusement au mariage. Satisfait de la douce & calme existence qu'il menait auprès de sa mère, il avait plus redouté que désiré tout changement dans sa destinée ; les instances mêmes de celle-ci pour qu'il se choisît une compagne étaient demeurées longtemps sans résultat.

Un coup aussi terrible qu'imprévu vint troubler néanmoins le bonheur qu'ils goûtaient ensemble. Madame Norville avait une fille, mariée en province & mère de quatre jeunes enfants ; elle fut enlevée subitement à son mari désespéré & à la jeune famille qui réclamait ses soins. Madame Norville avait compris aussitôt que sa place était marquée à ce foyer désolé, qu'il lui fallait sacrifier, en faveur des pauvres orphelins, sa douce & paisible existence, & imposer à sa vieillesse les tracasseries d'un autre âge.

Quand Edmond, dans tout l'enivrement de son bonheur, écrivit à sa mère qu'il avait enfin suivi ses conseils en se choisissant une compagne, madame Norville l'en félicita ; mais, à son insu peut-être, elle laissa percer dans ses félicitations un léger sentiment de regret. De son côté, elle avait cherché dans la vie plus calme, plus transparente surtout de la province, la femme qui convenait à son fils, & croyait l'avoir trouvée dans une jeune orpheline dont les principes solides, l'esprit cultivé, l'aimable caractère étaient de sûres garanties de bonheur pour un époux. En vain se disait-elle qu'Edmond était trop sage, trop prudent pour s'être décidé légèrement quand il s'agissait de la félicité de sa vie tout entière ; une vague inquiétude agitait son cœur, & jamais l'exil qu'elle s'était imposé ne lui avait paru plus pénible.

### III

Le surlendemain du jour où les deux amies s'étaient retrouvées, mademoiselle Belmoncey sonnait à la porte du riche appartement que madame Benoît occupait dans la Chaussée-d'Antin. L'ancien droguiste (car telle avait été précédemment la position de monsieur Benoît), vint lui-même, en pantoufles & en robe de chambre, ouvrir à la jeune personne. Il paraissait être d'une humeur aussi sombre que cette matinée de novembre, & les nuages qui couvraient son front ne se dissipèrent

point à l'aspect de Juliette. Monsieur Benoît se répandit, au contraire, en reproches amers sur la négligence de sa femme, la frivolité de ses goûts, son manque d'ordre dans la tenue de sa maison.

« Croiriez-vous, ajouta-t-il en froissant entre ses mains le journal qui avait été jusqu'alors son unique pâture, qu'à midi passé je n'ai pu encore me faire servir à déjeuner ? La cuisinière est en course pour madame, la femme de chambre travaille pour madame ; quant à mes besoins personnels, nul n'en prend souci. »

« Vous trouverez madame Benoît dans sa chambre, ajouta-t-il du même ton d'irritation, & vous pouvez lui dire de ma part que je vais aller déjeuner au restaurant, puisqu'il m'est impossible de me faire servir chez moi. »

Que ce fut là une simple menace ou que monsieur Benoît songeât sérieusement à la mettre à exécution, peu importait à Juliette, qui se hâta de fuir le mari courroucé pour aller trouver son amie.

L'aspect de la chambre d'Hortense donnait complètement raison à l'accusation de négligence, de désordre qui venait d'être portée contre elle. A voir le pêle-mêle sans nom de cette chambre, on n'aurait pu croire que madame Benoît fût de retour à Paris depuis huit jours. Des caisses à moitié vides laissaient apercevoir des effets de tout genre, un magnifique vêtement de velours était jeté sur le lit dont les couvertures en désordre pendaient jusqu'à terre ; un chapeau était accroché à l'espagnolette ; les chaises, les fauteuils étaient surchargés d'objets de toilette les plus disparates. Sur le parquet même on apercevait des débris de coiffure, des chaussures dépareillées, que le petit épagneul de madame Benoît faisait voltiger aux quatre coins de la chambre, en s'attirant ainsi les bruyants applaudissements de sa maîtresse.

A la vue de son amie, Hortense ne put se défendre d'abord d'un peu de confusion.

« Il faut que ce soit toi, dit-elle, pour que je ne rougis pas de te recevoir dans un tel capharnaüm ; mais ce désordre est en partie l'œuvre de Mirza, la délicieuse petite bête... puis notre retour encore si récent de la campagne ne m'a permis aucun rangement. Qui donc t'a engagée à venir me chercher jusqu'ici ? »

— Monsieur Benoît lui-même, que j'ai trouvé, sache-le bien, furieux & affamé ; aussi, me suis-je empressée de fuir.

— Tu as eu peur d'être dévorée ? ajouta gaie-ment la jeune femme.

— Pas précisément, car il paraît décidé à aller chercher au dehors la pâture que tu lui refuses.

— Vraiment ! Eh bien, nous n'en serons que plus libres pour causer.

— Tu ne crains pas les suites de cette grande colère ? »

Hortense leva les épaules d'un air d'indifférence.

« D'ailleurs, fit-elle, j'ai une revanche à prendre de ce séjour forcé à la campagne.

— Soit. Nous avons à nous entretenir d'un sujet plus important pour moi que vos petites querelles conjugales, mais as-tu le temps de m'écouter ? »

Pour toute réponse, madame Benoît entraîna son amie dans un petit boudoir qui faisait suite à la chambre à coucher, & lorsqu'elles furent assises toutes deux sur une élégante causeuse, Juliette dit d'un ton qui trahissait tout à la fois la curiosité & un peu d'embarras :

« Eh bien ! comment le trouves-tu ? »

— Mais fort bien, répliqua son amie qui se hâta néanmoins d'ajouter (car de sa part l'éloge n'était jamais sans restriction) : Je regrette seulement, dans ton intérêt, que la fortune de monsieur Norville ne réponde pas à ses autres avantages. Pourvu que ton futur conserve sa place (car toute position dépendante laisse malheureusement subsister cette inquiétude), j'espère que vous pourrez vivre.

— Si monsieur Norville perdait sa place, il en trouverait facilement une autre, tandis que certains individus, s'ils venaient à perdre leur fortune, ne seraient littéralement bons à rien.

— Je m'incline devant ton jugement. »

Il y eut un court silence que mademoiselle Belmoncey rompit en disant :

« J'avais bien des raisons pour désirer ton retour, chère Hortense, toi, en qui j'ai toujours eu la confiance la plus absolue. Ton intervention va m'être nécessaire dans une circonstance fort délicate & qui exige tout le tact dont tu es douée.

— Tu me flattes ; cela suffirait à prouver que tu as besoin de moi. Voyons, de quoi s'agit-il ?

— Puisque mon mariage avec monsieur Norville est non-seulement une affaire bien arrêtée, mais que l'époque en est assez prochaine, il serait temps de s'occuper du choix de la corbeille ; or, je suis convaincue que la personne qui consentirait à l'aider dans ce choix lui rendrait un service signalé. Mon père n'entend rien à ces sortes de choses & serait un conseiller fort maladroit ; toi seule...

— Mais je connais à peine ton futur.

— Qu'importe ! puisqu'il sait à quel point nous sommes liées. D'ailleurs, tu pourrais attendre quelques jours encore avant d'entamer cette importante négociation.

— Soit ! mais il faudra que tu me fasses connaître bien exactement tes désirs.

— Oh ! je ne suis pas exigeante, & ce qui a été offert en pareille circonstance à nos anciennes compagnes me suffira. J'ai pleine confiance en toi, ma chère, pour mener à bien cette tâche délicate & ménager mon amour-propre de nouvelle mariée, auprès de celles de nos amies que la fortune a plus favorisées que moi.

— J'y emploierai toute ma diplomatie, & si monsieur Norville ne se montre pas tout à la fois le plus généreux & le plus aimable des fian-

cés, tu pourras être convaincue qu'il n'y a pas de ma faute.

Quelques jours après cette conversation, Edmond recevait de madame Benoît un petit billet très-gracieux, dans lequel elle le priait de vouloir bien lui consacrer une heure dans la soirée ; elle désirait l'entretenir, sans témoins, de choses également intéressantes pour tous les deux. Elle l'attendrait à huit heures, & sa porte serait fermée pour tout le monde, lui seul excepté.

Le premier sentiment du jeune homme en recevant cette invitation, fut une vive surprise ; mais en y réfléchissant, il finit par y trouver une explication trop plausible pour ne pas l'admettre de préférence à toute autre.

« Juliette n'a pas de mère, se dit-il, & elle considère madame Benoît comme sa plus intime amie ; quoi de plus simple alors que celle-ci s'inquiète du bonheur de ma charmante fiancée & veuille me donner certaines indications qu'elle croit utiles sur son caractère, ses goûts ; me recommander tout à la fois ce que je devrai faire ou éviter pour assurer une félicité qui va me devenir plus chère que la mienne. Je sais gré à cette jeune femme d'avoir eu une telle pensée, qui prouve de sa part moins de frivolité que je ne lui en avais supposé. »

Pendant toute la journée qui précéda ce rendez-vous, Edmond laissa son imagination s'égarer sur ce que madame Benoît avait à lui dire ; comment, de son côté, parviendrait-il à rassurer sa tendre sollicitude pour le bonheur de son amie ?

« Je rapporterai à ma mère, se disait Edmond, tout ce qui se sera passé pendant cette entrevue, cela lui permettra de mieux apprécier encore la fille que je vais lui donner. »

Huit heures sonnaient au moment où Edmond arrivait à la porte de madame Benoît : l'exactitude n'est pas seulement la politesse des rois...

Il avait à peine eu le temps de prononcer ces phrases de politesse qui servent de prélude à tout entretien, que madame Benoît l'interrompit en s'excusant d'une indiscrétion dont sa tendre affection pour Juliette était l'unique mobile.

« C'est-à-dire, madame, repartit vivement son interlocuteur, que j'ai de sincères remerciements à vous adresser, puisque vous me jugez digne de comprendre le généreux dessein que vous a suggéré l'amitié.

— Vous rendez ma tâche beaucoup plus facile que je ne l'aurais cru, ajouta Hortense avec un charmant sourire.

— Ne m'avez-vous pas fait l'honneur de m'écrire, madame, que mademoiselle Belmoncey était intéressée à l'entretien que nous allons avoir ; son bonheur devant être désormais l'une des plus chères études de ma vie, parlez-moi en toute franchise, je vous en supplie. Votre amie a-t-elle découvert en moi quelque défaut qu'il s'agit de corriger ? Je m'y appliquerai de tout mon pouvoir. Existe-t-il un point sur lequel nos opinions soient



en désaccord, je l'examinerai avec soin, soit pour en faire le sacrifice, soit pour tâcher d'amener ma femme à mes idées. L'indulgence dont je sens avoir besoin pour moi-même, je la lui rendrai au centuple, car ce n'est pas un vain serment que je vais prononcer que celui de mettre tout en œuvre pour la rendre heureuse. Parlez donc, madame, & je vous écoute avec une religieuse attention.

— Au point où en sont les choses, monsieur, entre mon amie & vous, il n'est pas douteux que vous n'ayez songé, & avec embarras peut-être, n'ayant pas de mère pour vous guider, au choix des présents qu'il est d'usage d'offrir à une jeune fiancée. »

Edmond demeura un instant abasourdi; c'était comme si on lui eût jeté une douche d'eau glacée sur la tête; il en perdait jusqu'à la faculté de penser.

Passer aussi subitement d'une généreuse exaltation de sentiments à la plus prosaïque réalité; rêver l'union complète des âmes, ou au moins d'héroïques sacrifices, pour aboutir à cette prosaïque conclusion! Il y avait certes de quoi révolter les instincts d'un cœur aussi noble que celui de monsieur Norville, & il ne faut pas s'étonner si, sous le poids de son amère déception, il demeura un instant silencieux & le front chargé de nuages. Cependant voyant le regard surpris d'Hortense s'attacher sur le sien, il fit un effort pour vaincre ses pénibles sensations & dit :

« Pardon, madame, mon esprit suivait un tout autre ordre d'idées, & je ne vous avais pas comprise dès l'abord.

— Vous me trouvez peut-être indiscreète, monsieur ?

— Nullement, madame, on vous a chargée d'une mission, vous l'accomplissez, rien de plus simple. Je vous serai obligé de consentir à guider mon inexpérience en semblable matière. Ma mère m'a envoyé quelques diamants dont la possession remonte pour elle à l'époque de son mariage, & je me proposais de les offrir de sa part à ma fiancée.

— Il sera nécessaire auparavant d'en faire changer la monture, qui ne peut manquer d'être trop surannée pour convenir à une jeune femme. »

Edmond s'inclina en signe d'assentiment, & madame Benoît poursuivit :

« Les diamants ne servent d'ailleurs que pour les toilettes du soir, & toutes les femmes, les nouvelles mariées surtout, aiment à posséder quelques bijoux de moindre valeur, tels que broches, pendants d'oreilles en turquoises, en émeraudes, & vous recommanderai plus spécialement les premières, parce que notre chère Juliette est blonde. Il est inutile de parler de la montre & de sa chaîne, cela est élémentaire. On en pourrait presque dire autant du cachemire long des Indes; je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui une seule corbeille de mariée où il ne se trouve, & Juliette y tient essentiellement. Les dentelles noires & blanches, si nécessaires pour garnir nos robes

de bal, n'occupent néanmoins que le second rang dans la nomenclature que je dois vous faire. A mon avis cependant, on ne saurait composer une corbeille sans volants de Chantilly. Une robe de velours est d'un bon effet, mais Juliette se contenterait de quelques robes en étoffe de soie, pourvu qu'elles fussent de la plus belle qualité. Je rappelle seulement pour mémoire le coffret renfermant les gants, le nécessaire en or & autres bagatelles, la bourse pour ce que l'on appelait autrefois les épingles. Mais vous trouvez peut-être cette liste un peu longue ? »

Ce doute émis par madame Benoît provenait de l'air sérieux avec lequel Edmond l'avait écoutée, sans se permettre la moindre interruption.

« Madame, fit-il alors avec une impassibilité apparente, est-ce après en avoir délibéré avec mademoiselle Belmoncey que vous me transmettez ces détails, ou ne dois-je y voir qu'une sorte d'indication générale ? »

La question ainsi nettement posée ne laissa pas d'embarrasser son interlocutrice. Cependant elle reprit après une courte hésitation :

« Nous avons, Juliette & moi, traité assez longuement ce sujet pour que je n'aie pas à craindre d'avoir commis quelque erreur; cependant je pourrais la consulter de nouveau. »

Edmond s'inclina une seconde fois.

« Il me reste à vous remercier, madame, ajouta-t-il, des lumières que je vous dois, & sans lesquelles je n'aurais pu manquer de m'égarer. »

Monsieur Norville était un peu pâle quand il prononça ces mots, & sa voix tremblait légèrement. Cette émotion ne passa point complètement inaperçue pour Hortense, quoiqu'elle n'en comprît pas la portée. Elle se dit seulement à part elle & avec ironie :

« Ce monsieur croyait sans doute en être quitte à meilleur marché. Pauvre Juliette! je la plains; quand le futur lésine, que fera donc le mari ! »

#### IV

Edmond Norville avait eu besoin de faire un énergique appel à sa force d'âme, à son savoir-vivre, pour ne pas se retirer brusquement à la suite de l'entretien que nous avons rapporté, & pouvoir supporter encore pendant quelques minutes une conversation insignifiante. Quand il crut enfin le moment venu de prendre congé de madame Benoît, ce fut pour aller errer à l'aventure pendant deux heures dans les rues de Paris, malgré le froid assez piquant d'une soirée de décembre. Jamais plus cruel désenchantement n'était venu détruire à l'improviste de chères illusions; jamais non plus une vive & tendre affection n'avait été ébranlée par un coup plus sensible. Ce n'étaient pas seulement les sentiments délicats de son cœur qui étaient révoltés par ces exigences se

révélant d'une façon si inconvenante, si hardie; mais Edmond se demandait ce qu'elles promettaient de luttes pénibles à leur existence future. Il se voyait, par la pensée, l'époux d'une jeune femme avide de briller, oublieuse des lois d'une économie impérieusement commandée par leur modeste fortune, pour n'écouter que les suggestions de la vanité; lui sacrifiant la paix intérieure, comme elle venait dans cette circonstance de lui sacrifier sa dignité de fiancée. Quelle est l'affection qui résiste à l'effet dissolvant de ces luttes pénibles, incessantes?

Depuis que le voile dont il aimait à se couvrir les yeux a été arraché un peu brutalement par madame Benoît, Edmond se rappelle maintes circonstances qui auraient pu l'éclairer plus tôt sur les goûts de Juliette, sur cet amour désordonné du luxe, plus fort sans doute dans son âme que tous les autres amours, & qui ne recule devant rien pour se satisfaire. Quel parti prendre? Essaierait-il d'attaquer cet ennemi acharné du bonheur domestique? Les chances sont inégales, le résultat douteux, & quelles tristes suites aurait la défaite! Faisant violence à son cœur, doit-il rompre tout projet d'union avec celle qui lui est chère; s'imposer sans retard un douloureux sacrifice, mais acheter peut-être ainsi le repos de son existence entière?

Le secret de ce mariage n'ayant pas transpiré dans le monde laisse à Norville toute sa liberté d'action, il ne doit pas craindre par cette rupture de compromettre mademoiselle Belmoncey, & sans doute un époux plus riche le fera bientôt oublier.

Cependant Edmond ne put s'arrêter encore à cette pénible détermination, & afin de s'accorder un délai que sa raison ne désapprouve pas trop sévèrement, il a résolu de consulter sa mère & de la laisser prononcer en dernier ressort.

La peine qu'il éprouve de devoir accuser Juliette suffit à lui démontrer combien il l'aime encore. Ne connaît-il pas d'avance l'arrêt qu'il va ainsi provoquer? La plume lui échappe des mains & une pénible indécision vient de nouveau troubler son esprit. Puis ses yeux se portent machinalement sur la dernière lettre qu'il a reçue de madame Norville, il en lit la fin, qui était ainsi conçue :

« J'ai tant prié Dieu, mon enfant, pour qu'il ne permette pas que tu t'égares dans le choix de cette chère compagne de ta vie, qui aura à partager tes joies comme tes douleurs, je lui ai tant demandé qu'elle possède les qualités qui assurent le bonheur domestique, qu'il me semble que je serai exaucée. Oh! il ne permettra pas qu'un fatal aveuglement te fasse repousser les lumières qui ne peuvent manquer de surgir de part ou d'autre pour t'arrêter avant que tu n'aies franchi le pas fatal. Au cruel chagrin que me fait éprouver la perte de ma fille, il ne me faudra pas ajouter celui de savoir mon fils malheureux... »

Après avoir lu ces lignes qui étaient comme une réponse anticipée à la lettre qu'il voulait écrire, Edmond demeura un instant accablé, le front emprisonné dans ses deux mains. Une dernière lutte avait lieu dans son cœur; il en triompha. Au lieu d'écrire à madame Norville, ce fut au père de Juliette qu'il s'adressa pour lui rendre sa parole. La composition d'une telle missive ne laissait pas d'être difficile; il la recommença dix fois sans jamais en être satisfait. Le style lui en paraissait ou trop bref, trop amer, ou bien il n'exprimait pas suffisamment une résolution devenue inébranlable. Après s'être appliqué à adoucir telle expression, à donner plus de force à telle autre, il finit, comme il arrive souvent en pareil cas, par se décider pour la première rédaction. Cette lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

» Je viens remplir un devoir très-pénible en vous  
» annonçant que je renonce à la main de mademoiselle Belmoncey, quelque chers que me fussent les liens qui devaient nous unir. La certitude que son bonheur, plus encore que le mien, serait compromis par une telle union, me donne seule la force nécessaire pour accomplir ce douloureux sacrifice. La sympathie des goûts, indispensable à la paix domestique, n'existe pas entre nous; je l'avais craint quelquefois; aujourd'hui, j'en ai la triste conviction. Les regrets si pénibles que je ressens, il ne m'est pas même permis de désirer qu'ils soient partagés; & je dois me borner à offrir à mademoiselle votre fille mes vœux les plus vifs, les plus sincères, pour qu'elle trouve dans une autre union les jouissances que mon humble fortune m'interdirait de lui donner. Apprendre qu'elle est heureuse, ce sera l'une des compensations de mon sacrifice.

» Veuillez agréer, monsieur, l'assurance  
» de mon profond respect,

» E. NORVILLE. »

La nuit tout entière se passa pour Edmond sans qu'il eût goûté un instant de repos; il sortit de chez lui, avant même que le jour ne parût, pour jeter sa lettre à la poste. Peut-être se méfiait-il de son courage, et voulait-il s'enlever ainsi toute possibilité de retour. Quoique l'heure ne fût pas encore venue d'aller à son bureau, il se dirigea de ce côté; le travail lui serait d'un plus utile secours, pour vaincre sa tristesse, que la solitude & la rêverie.

Monsieur Belmoncey était à déjeuner avec sa fille, quand la lettre de Norville lui fut remise. Une vive expression de contrariété se peignit sur sa figure pendant qu'il lisait; mais Juliette n'y accorda que peu d'attention; elle avait à cette heure de bien autres préoccupations. Hortense ne manquera pas sans doute de venir lui donner des détails sur ce qui s'était passé la veille entre Edmond & elle.

« Un rendez-vous manqué? mon père, fit-elle négligemment.

— Non, mais un mariage manqué, repartit monsieur Belmoncey avec colère. Tenez, lisez cette lettre, & donnez-m'en, s'il se peut, l'explication. »

Le rouge monta au visage de la jeune fille; d'une main un peu tremblante elle saisit la missive, qu'elle lut deux fois avant de pouvoir prononcer une parole.

« Eh bien! reprit le père impatienté, me direz-vous ce que vous avez fait pour provoquer cette rupture? Je connais assez Norville pour être convaincu qu'il ne peut y avoir de sa part caprice ou manque de convenance, il lui a fallu, au contraire, des raisons majeures, & je dois les connaître. »

Juliette hésitait; cependant, pressée vivement par son père, elle dit :

« J'avais chargé Hortense de pressentir les intentions de monsieur Norville relativement à ma corbeille... »

Les larmes vinrent lui couper la voix. Le dépit

seul les faisait-il couler? Son père n'en jugea pas sans doute ainsi. car il reprit d'un ton plus doux :

« Et la corbeille a tué le mari. En voyant quelles étaient les exigences de la fiancée, il s'est justement effrayé de ce que deviendraient celles de la femme. Puisse la leçon être profitable, ma chère, elle vous coûte assez cher. »

Pendant ce temps, Edmond, entre la vérification de deux comptes courants, écrivait à madame Norville.

« Soyez satisfaite, ma bonne mère, vos prières » ont été exaucées; j'ai rompu un engagement » qui m'eût rendu malheureux. Mon cœur saigne » un peu, mais j'irai bientôt, mettant à profit le » congé que j'ai sollicité, chercher auprès de vous » le remède qui cicatrisera cette blessure. Afin de » ne plus m'égarer à l'avenir dans mon choix, c'est » vous qui le dirigerez. Trouvez-moi, s'il se peut, » une femme qui vous ressemble, & les yeux » fermés, je la suis à l'autel. »

MARIE ÉMERY.

LA

# FAMILLE REYDEL

(SUITE.)

V

## LE RÉCIT

**M**ONSIEUR de la Ferté réfléchit longtemps, la tête appuyée sur la main, avant que de prendre la parole; il remettait en ordre ses souvenirs, & Esther l'attendait avec un battement de cœur. Ce récit était un événement dans sa vie jusqu'alors si unie & si calme. Il leva enfin les yeux & dit :

« On parla beaucoup, dans tout ce pays, du second mariage de votre grand-père Maximilien. Il était connu & aimé, sa position attirait les yeux, & puis, on était si bien habitué à le voir veuf, vivant dans l'étroite intimité de son fils Maxime, que toute la contrée, qu'on ne consultait pas, il est vrai, ne pouvait admettre un changement dans cet état de choses. Le père & le fils ne se quittaient pas : ils sortaient ensemble, chassaient ensemble, ensemble on les voyait aller visiter à che-

val leurs fermiers & leurs métayers; on aurait dit deux amis, deux frères, l'un en cheveux blancs, l'autre en cheveux blonds. Pourtant, les bonnes femmes & les bonnes gens qui disaient leur mot sur les affaires de votre grand-père oubliaient qu'il n'avait pas cinquante ans, & qu'il avait conservé, avec l'esprit le plus vif & le plus agissant, une vigueur toute juvénile; il prévoyait que son fils Maxime se marierait de bonne heure, loin de lui peut-être, & il entrevoyait avec effroi un avenir de solitude, justement pour ces années que le bruit des affaires ne remplirait plus. Est-ce cette raison qui le décida? Est-ce une affection soudaine, une circonstance ignorée? Je n'en sais rien, & il importe peu.

Pendant que toute la contrée avait les yeux sur le père & le fils, & s'occupait déjà de trouver une femme à Maxime, on apprit tout à coup que monsieur Maximilien, retenu depuis plusieurs mois en Allemagne, s'y était marié. Coup de foudre pour le voisinage! Quoique je fusse très-jeune encore, je me souviens à merveille des commentaires qui

faisaient escorte à la nouvelle & qui grossissaient à mesure qu'elle circulait de bouche en bouche. Les uns disaient que votre grand-père avait épousé une chanoinesse du chapitre de Munich, sécularisée par rescrit exprès de Sa Sainteté; les autres assuraient que madame Reydel était une juive convertie, prodigieusement belle & prodigieusement riche; les plus raisonnables affirmaient tout bonnement qu'elle était fille du bourgmestre d'Heidelberg & qu'elle apportait en dot un vignoble qui valait le Johannisberg. Les nouveaux époux arrivèrent enfin à la Pêcherie, & les curieux virent par leurs yeux que madame Reydel était jeune, agréable, & qu'elle tenait sa place dans le monde avec beaucoup de grâce & de dignité; les intimes apprirent qu'elle appartenait à une famille distinguée de Cologne, & qu'elle professait la religion catholique. Votre grand-père l'avait vue chez elle (il se trouvait en relations d'affaires avec son père), ses qualités sérieuses l'avaient charmé, il l'avait demandée & obtenue; pas plus de roman que cela, le roman tout entier s'était passé dans le cœur de votre grand-père, jeune encore à près de cinquante ans.

» Maxime fit grand accueil à son père & à sa jeune belle-mère, & personne ne put soupçonner chez lui l'ombre d'un regret ou d'un blâme. Il était si bon, votre oncle Maxime!

» Madame Reydel, après plusieurs années de mariage, donna à son mari un second fils: votre père, ma chère Esther! & dès sa naissance, il fut l'objet de l'amour exclusif & passionné de sa mère. Cette âme ardente & silencieuse se versa tout entière dans le berceau de son premier-né. Une fille naquit deux ans après; cette fille, si aimable & si bonne, devint ma femme, & vous savez, Esther, combien je l'ai regrettée!

Il s'interrompt un instant; le nom, l'image de sa femme ne le laissent jamais insensible; Esther soupira aussi au souvenir de son père qui lui apparaissait, dans les ombres du passé, comme un protecteur si vigilant & si tendre qu'aucun mal ne l'aurait atteinte auprès de lui. Monsieur de la Ferté reprit son histoire:

« Ces deux enfants, Guillaume & Alphonsine, étaient sortis de l'enfance, ils avaient l'un douze, l'autre dix ans, quand votre grand-père mourut, après une longue maladie, qui avait laissé au dévouement de madame Reydel toutes les occasions de s'exercer. Elle fut admirable auprès de lui, admirable de patience, de vigilance, de tendresse empressée, & tous ceux que n'avait pas conquis sa conduite si digne & si sage, lui furent acquis en voyant cet attachement au devoir & cet amour conjugal que rien ne put lasser. Je crois que votre grand-père ne l'a jamais appelée, dans le cours de ses longues souffrances, sans l'avoir vue aussitôt auprès de lui, & après lui avoir donné près de vingt ans de paix, de bonheur, de sécurité, elle le faisait arriver doucement à la tombe, heureux jusqu'au dernier instant de la tendresse qu'il avait

inspirée. Rien n'était plus beau, plus noble... pourquoi faut-il?..

— Quoi donc, mon oncle? dit Esther, que s'est-il passé?

— Vous le saurez; oui, je crois que la justice veut que vous le sachiez. Votre grand-père mourut, & tout le pays partagea le deuil de sa veuve & de ses enfants; tout le pays accourut à ses funérailles. Maxime conduisit le deuil, & déjà on s'attendait dans le public, qu'en qualité de fils aîné, il reprendrait la succession des affaires paternelles & administrerait les propriétés de la veuve & des orphelins; rien ne semblait plus juste & plus naturel; lui-même peut-être pensait que les choses iraient ainsi, &, dans la bonté de son âme loyale, il se disposait à protéger la veuve de son père & le frère & la sœur qu'elle lui avait donnés.

» Le lendemain du service mortuaire, madame Reydel pria son beau-fils de lui accorder un entretien; elle le conduisit dans son cabinet, où le notaire de la famille les attendait. Maxime, il me l'a dit, était un peu surpris de la solennité de cette entrevue, & il se demandait ce que pouvaient avoir à se dire, devant notaire, des gens qui vivaient sous le même toit, & n'avaient, semble-t-il, aucun secret l'un pour l'autre.

» — Mon cher Maxime, dit-elle, je voudrais vous parler un peu de nos affaires, les vôtres, & celles de mes enfants... j'espérais que, de longtemps, nous n'aurions pas eu à nous entretenir de ce pénible sujet. Votre pauvre père pouvait se promettre, nous promettre encore des années de vie!

» — Je ne comprends pas trop, répondit Maxime avec franchise, qu'il faille en parler aujourd'hui, le lendemain d'un jour affreux pour nous. Quoi de plus simple que nos affaires? Nous sommes trois enfants, & vous, ma mère, qui avez, sans doute, selon que la loi le permet, une part d'enfant; le partage ne sera pas difficile à faire, car la succession de mon père est nette, claire, & connue de nous tous.

Madame Reydel baissa les yeux, le notaire se leva, tenant en main deux liasses de papier, & saluant Maxime, il lui dit:

— Pardon, monsieur; il existe un contrat entre monsieur Reydel & madame Augusta de Wittmunster, sa seconde épouse, qui confère des droits à l'époux survivant; de plus, monsieur votre père a fait des dispositions testamentaires.

Maxime ne répondit pas; la surprise & le respect étouffaient ses paroles, le notaire ouvrit une de ces liasses & lut un contrat, ou, pour mieux dire, la traduction du contrat libellé en langue allemande, avant l'union de monsieur Reydel & de sa seconde femme; or, il résultait de ce contrat que, selon la coutume en vigueur à Cologne & dans le pays rhénan, l'époux survivant avait droit à tous les meubles de la communauté. Je pense, chère Esther, que vous comprenez ce langage de procureur, & que vous ne confondez pas ces meubles-là avec les chaises & les commodes?

— Non, mon oncle, répondit-elle en riant; je sais que les immeubles, ce sont les biens-fonds, les prairies, les maisons, les bois, & que les meubles, c'est l'argent, les billets, les actions de chemins de fer...

— Très-bien, & aussi, ma chère, dans la *coutume* d'Allemagne, le mobilier industriel, celui, par exemple, qui garnissait les scieries, les forges, les exploitations diverses délaissées par votre grand-père. Cette seule disposition, résultant du contrat & de la coutume, assignait aussitôt à votre grand-mère une très-notable portion de la fortune de son mari. Le testament qu'il avait laissé complétait les avantages accordés à sa seconde femme, à ses enfants du second lit, au détriment de votre oncle Maxime.

Le notaire lut le testament. Le vieillard donnait à son fils aîné une somme de cent dix mille francs en argent, estimant que cette somme représentait sa part dans la succession paternelle; les enfants nés du second mariage obtenaient de la sorte tous les biens immeubles, sans compter les biens meubles, déjà adjugés à leur mère... Ces biens étaient rappelés par masse dans le testament, sans aucune indication de leur valeur.

Maxime avait une âme forte; il était pénétré de vénération pour son père, & la douloureuse cérémonie qu'il avait présidée la veille remuait encore toutes les fibres de son cœur. Il ne se révolta point, il ne se plaignit point, il ne blâma ni les dernières volontés paternelles ni l'influence qui les avait dictées. Il leva les yeux sur sa belle-mère, & lui dit simplement :

« En quoi ai-je démérité? »

» — En rien! en rien! dit-elle aussitôt.

» — Alors pourquoi ce testament qui m'assigne une part si inférieure à celle de ma sœur & de mon frère? »

Le notaire prit la parole avec zèle, & voulut démontrer, par des arguties, que les biens des mineurs ne constituaient pas une somme supérieure à celle que devait posséder leur aîné. Maxime l'écouta avec impatience, & dit enfin, en coupant le fil du discours :

« Je me soumetts! Je ne disputerai pas, les pieds sur la tombe de mon père; je souscris à ce qu'il a fait, je décharge sa mémoire de tout reproche, & je désire, madame, que cette fortune porte bonheur à vos enfants & à vous-même. »

Il sortit, & très-peu de jours après il quitta la Pêcherie, où il ne revint jamais.

« Qu'est-il devenu, mon oncle, le savez-vous? » demanda Esther, dont le visage s'était assombri.

— Je l'ai su, mon enfant. Il reçut sa part d'héritage, &, avec cette somme, réunie à une dizaine de mille francs que lui avait laissés sa mère, il tenta une entreprise industrielle qui eut d'abord quelque succès. Il épousa la sœur d'un de ses amis de collège, & il s'était fait une félicité intérieure qui le consolait sans doute de ses amoindrissements de fortune; mais là encore la mauvaise étoile le poursuivait. Il subit de très-grandes

pertes d'argent, & la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles (il y a longtemps déjà), j'ai appris qu'il vivait à Paris, d'un obscur emploi, avec sa femme & ses enfants. Il avait un fils, & ce fils, je n'en puis douter, est ce brave, ce courageux jeune homme qui nous a sauvés d'une mort terrible!

— Il est pauvre, il ne veut rien de nous, nous, si riches! dit Esther avec douleur. Oh! mon oncle, quelle triste pensée!

— Oui, mon enfant, & ma bonne femme la partageait bien avec moi; elle se proposait de réparer, envers son frère & ses neveux, les torts de sa mère, mais la mort l'a prise si jeune, qu'elle n'a pu rien faire, & sa fortune est revenue à votre père, à vous, par conséquent. »

Esther cacha son visage dans ses mains, elle pleurait amèrement.

« Qu'avez-vous? lui dit-il.

— Je pense à ma pauvre grand-mère. Hélas! pourquoi a-t-elle agi de la sorte?

— Elle aimait trop ses enfants: son fils était son idole: elle aurait dépouillé le monde entier pour le mettre à ses pieds.

— Et elle l'a perdu!

— Oui, dit monsieur de la Ferté d'un air pensif, elle a vu mourir son fils & sa fille, la belle-fille de son choix, votre mère est morte aussi; elle a vu sa maison dépeuplée... est-ce un châtement?

— Mon oncle, dit Esther avec vivacité, je veux réparer, je réparerai! je m'y engage devant vous!

— Comment y parviendrez-vous, mon enfant?

— Je ne sais pas, mais je sais que ma conscience me l'ordonne, & que je le ferai. »

Il allait lui répondre, mais un bruit de pas sur les feuilles sèches arrêta la parole sur ses lèvres. Madame Reydel était près d'eux; elle se promenait en surveillant la cueillette des fruits d'automne; &, en entendant la voix de son gendre, elle était venue de leur côté. L'embarras qui se peignait sur leurs visages ne lui échappa point.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-elle. Esther, on croirait que vous avez pleuré.

— Ce n'est rien, ma mère, c'est le froid; il commence à faire froid sous ces grands arbres.

— Eh bien! marchez un peu pour vous réchauffer.

— Je vais donner le goûter à Geneviève, dit-elle saisissant ce prétexte. »

Elle rassembla son tricot & son livre, & s'éloigna du côté du château. Sa grand-mère la suivit des yeux avec inquiétude & tendresse.

« Qu'a-t-elle donc, & que lui avez-vous conté? » demanda-t-elle à l'oncle Horace.

— Des histoires, dit-il, des histoires du temps passé. »

Madame Reydel le regarda d'un air soupçonneux.

— Ne l'agitez pas, dit-elle enfin, avec vos histoires; elle est très-impressionnable, très-sensible, il faut prendre garde à cela...

M<sup>me</sup> BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

## UN BEAU JOUR D'AUTOMNE



De la brise une tiède haleine  
Chasse les brumes d'Orient;  
Sur la montagne & sur la plaine  
L'automne expire en souriant.

Le soleil baigne toute chose  
Dans les rayons de sa splendeur;  
Le dernier papillon se pose,  
Joyeux, sur la dernière fleur.

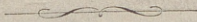
La vie au centre se recueille;  
Rien n'est lugubre en cet adieu;  
On dirait que l'arbre s'effeuille  
Sans regrets sous les doigts de Dieu.

Épis des champs, oiseaux, verdure,  
Ont accompli sa volonté!  
Tout se repose, & la nature  
Déborde de sérénité.

Et l'homme, à cette paix immense,  
Sent que les champs silencieux  
N'ont à cacher qu'une espérance  
En leur tombeau mystérieux.

Ainsi, chrétien, tu sauras être  
Joyeux à ton dernier soupir,  
Un jour ainsi tu dois renaître...  
Comme l'automne, il faut mourir!

MARIE-JENNA (1).



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### SOLES AU FROMAGE

On met un bon verre de vin blanc dans une casserole, avec un gros morceau de beurre, persil, ciboule, champignons hachés, & même une pointe d'ail, sel & poivre; on laisse réduire cette sauce, on en verse la moitié dans le fond du plat que l'on doit servir, on saupoudre au-dessus du fromage

(1) *Nouvelles Élévations poétiques et religieuses*, chez A. Le Clerc, 29, rue Cassette.

de Parmesan râpé, avec un peu de mie de pain très-fine; on arrange les soles lavées, écaillées & vidées, sur cet appareil, on les arrose avec le restant de la sauce, du Parmesan & de la mie de pain; on fait cuire au four, & l'on sert très-chaud.

\*  
\*\*

### HUITRES AU JUS DE CITRON

On trouve sur les marchés des grandes villes de grosses huîtres qu'on ne peut manger crues; voici la manière de les accommoder. On les détache de

l'écaïlle en ne perdant pas l'eau de mer qui les entoure ; on les coupe en deux si elles sont trop grandes ; on les fait sauter un instant dans leur eau ; on les met dans une sauce faite avec de bon bouillon, une pincée de persil haché, poivre & sel, un morceau de beurre ; on chauffe, on ajoute abondamment du jus de citron & on sert.

\*  
\*\*

RAIE A LA SAUCE

On fait une sauce avec de la passe-pierre, échalotes, persil haché, câpres, filets d'anchois, sel, poivre, un bon morceau de beurre manié de farine ; on fait lier sur le feu, & on sert avec une raie cuite au court-bouillon & bien épluchée.

\*  
\*\*

ŒUFS BROUILLÉS AUX ANCHOIS

On hache quatre anchois dessalés, on les met dans une casserole avec six jaunes d'œufs & les blancs de quatre, du poivre & pas de sel ; on ne les fait cuire qu'aux trois quarts, on les dresse sur un plat, on les saupoudre de fromage de Parmesan râpé & on passe au-dessus la pelle rouge pour les glacer.

SAVARIN

Mettez dans un saladier 500 grammes de farine. Faites un trou dans le milieu pour y mettre 12 grammes de levûre.

Faites un levain avec le quart de la farine, mouillée de lait chaud.

Quand le levain est doublé de volume, ajoutez un décilitre de lait chaud & deux œufs entiers.

Mélez très-bien. — Ajoutez un œuf. Mélez. Remettez encore un œuf & 325 grammes de beurre, 10 grammes de sel, 15 grammes de sucre, & un demi-décilitre de lait chaud.

Mélez, ajoutez encore un œuf, mélez ; vous ajouterez ainsi 5 œufs les uns après les autres, en mêlant soigneusement après l'addition de chaque œuf.

Beurrez un moule, & versez sur le moule une cuillerée à bouche d'amandes douces hachées.

Mettez la pâte dans le moule, faites cuire au four, & quand le savarin est cuit & refroidi, arrosez-le avec un sirop de sucre dans lequel vous aurez incorporé de l'anisette.

(Extrait du *Livre de cuisine*, par Gouffé.)

---

# CORRESPONDANCE

---

## JEANNE A FLORENCE

**C**AUSONS d'abord affaires sérieuses, ma chère Florence, ou plutôt affaires de ménage, ce qui revient au même, le ménage étant la grosse affaire de l'existence des femmes.

Oui, vous pouvez, tes amies & toi, vous procurer les pâtes & les purées de la maison Feyeux autrement que par petits coffrets.

Oui, il est loisible à madame R... de faire provision de cette purée Richelieu, que son mari trouve si bonne sous des côtelettes, & à toi de nous

demander la purée Crécy, la semoule d'Italie, la farine de châtaignes, etc.

Ces choses, prises séparément, vous coûteront même beaucoup moins cher (1) que si vous les achetiez assorties en coffret.

Seulement, si chacune de vous ne peut nous donner une commission d'au moins vingt francs.

---

(1) Voir la feuille des prix des produits Feyeux, jointe à ce numéro.

vous serez obligées, mesdames, de réunir vos diverses demandes & de nous les adresser collectivement. En vous y prenant ainsi, vous n'en aurez chacune que pour une somme minime; &, en outre, le port — à la charge de l'acheteur — se trouvera partagé entre vous toutes. Il y a donc là, pour vous, avantage de tous côtés.

Et maintenant, si tu le permets, Florence, nous laisserons ces préoccupations gastronomiques & je te donnerai ce fameux compte rendu que tu exiges chaque mois, petit tyran trop obéi.

Notre dernière réunion fut plutôt une réunion de causerie que d'autre chose, car les visites se succédèrent toute l'après-midi chez madame C..., où nous étions, & comme parmi les visiteurs il y avait des jeunes filles, amies de Lucie & de Marie, on appela nos compagnes au salon où nous les suivîmes. Nous ne fîmes ce jour-là œuvre de nos dix doigts, mais, en compensation, notre langue se livra à une rude besogne.

Eh bien! tu ne le croirais sans doute pas, notre conversation ne cessa presque jamais d'être intéressante, & qui mieux est, spirituelle, mon Dieu. oui, spirituelle... Il est peut-être peu convenable à moi de t'avouer cela, puisque je faisais partie de l'honorable assistance, mais j'y jouais un si petit rôle!...

Il faut dire aussi que nous avions pour chef de causerie, madame C..., qui est bien la perle des maîtresses de maison aimables, & la marraine de Marie, cette gracieuse dame qui sait si bien amuser les jeunes filles, leur donner des conseils utiles, tout en paraissant seulement plaisanter.

De quoi parla-t-on? Je me demande, en vérité, si je pourrai le répéter.

D'abord, comme j'étais là, quelques bienveillantes personnes se crurent obligées de faire l'éloge du *Journal des Demoiselles*, ce qui ne me sembla pas le moins agréable de la conversation, comme tu penses, & ce à quoi je répondis avec la modestie & la quiétude qui convenaient.

D'autres s'étant abonnées à l'essai, pour trois mois à notre nouvelle édition hebdomadaire, profitèrent de la circonstance pour me demander quand il faudrait prévenir notre administration qu'elles continuaient cette édition, ou revenaient à celle qu'elles recevaient précédemment.

Je les ai priées de nous fixer, à ce sujet, avant le 15 mars prochain, pour éviter toute interruption dans l'envoi de leur journal, quelque édition qu'elles eussent définitivement choisie.

Tu vas me faire remarquer charitablement, que les qualités dont je gratifiais bénévolement notre causerie tout à l'heure — à savoir: l'intérêt l'esprit — ne t'ont guère jusqu'ici sauté aux yeux...

J'en conviens volontiers; mais ces détails, oiseux pour toi & quelques autres abonnées, serviront pourtant grandement à bon nombre de nos amies de France & d'ailleurs; voilà pourquoi je ne t'en ai pas fait grâce, supposant, ma Florence, qu'il y a assez de dévouement dans ton cœur, assez de dé-

sir d'être utile à tes semblables, pour que tu acceptes, sans te plaindre & sans te moquer, ces ennuyeux renseignements.

Pour te les faire oublier, voyons, qu'est-ce que je pourrais bien te narrer de plus récréatif? Est-ce ce qui fut dit par les visiteuses de madame C... à propos des domestiques, cette plaie journalière de tous les intérieurs & de toutes les fortunes? Je ne me rappelle plus bien ce que j'ai entendu à ce sujet. Tout ce que je sais, c'est que c'était un feu roulant d'anecdotes & de plaintes, & que ces dames ne trouvaient plus leur tour de parole tant elles en avaient à dire.

L'une raconta qu'elle venait de renvoyer une cuisinière fort médiocre, qui lui demandait 45 fr. de gages par mois, toutes les graisses de la maison, du café à discrétion, son journal chaque jour, sans compter les petits bénéfices des marchés.

Une autre avait eu un cocher exigeant un palefrenier pour panser ses chevaux & n'allant jamais chercher madame au théâtre ni au bal, sous prétexte que l'humidité de la nuit l'enrhumait du cerveau.

On parla ensuite d'une femme de chambre qui, de peur de se mouiller les pieds, refuse de faire les commissions de sa maîtresse les jours de pluie....

Puis d'une bonne d'enfant qui s'absentait chaque soir, tandis qu'on la croyait auprès du bébé endormi, & qui allait figurer dans un théâtre voisin, où ses maîtres la reconnurent un jour dans une féerie en vogue.

Et puis encore d'un valet de chambre qui, habitué à ne servir que des personnages plus ou moins titrés, doublait le prix de ses exigences, quand il faisait l'honneur à quelque riche bourgeois d'entrer chez lui. «C'est bien le moins, disait-il impudemment, que l'on me paye plus cher, puisque je consens à n'être pas dans mon monde!»

Une jeune dame nous fit bien rire aussi en nous racontant que, dans les premiers temps de son mariage, alors que sans défiance, parce qu'elle n'avait pas encore été exploitée, elle laissait les clefs à toutes ses armoires, une servante coquette puisait à pleines mains dans ses tiroirs & se parait en cachette des colifichets qu'elle y trouvait. Prise un jour sur le fait & sévèrement réprimandée par la jeune femme: «Ben! v'là t'y pas d'quoi fouetter un chat! s'écria la coupable, vous êtes bien fière, parce qu'vous avez que' que sous d'plus q'moi?»

Cette insolente réponse rappela à Adrienne une conversation qu'elle avait surprise, la veille, à son entrée aux Italiens. Deux cochers en étaient les interlocuteurs; ils regardaient la maîtresse de l'un d'eux descendre de voiture & franchir le seuil du théâtre.

«Hein! a-t-elle une bonne tête, ce soir? cria le valet de la dame à son voisin d'équipage.

— Et quelle queue, exclama l'autre, de quoi balayer la rue!.. ça fait pitié, quoi! Sont-elles bêtes, ces femmes, sont-elles bêtes!...»



Enfin pour clore cette agréable série, un dernier trait valant, selon moi, tous les autres.

Celui-là est d'un domestique moins avancé en civilisation que les autres philosophes qui précèdent. Il arrivait en droite ligne de son village. Le jour de son entrée chez ses maîtres, il y avait grand gala au logis. Un peu empesé dans sa livrée nouvelle, & nullement dressé au service de la table, le brave garçon fut employé simplement à transporter des mets de la cuisine à l'office.

Il traversait le vestibule, portant avec un luxe inouï de précautions le plat que lui avait confié la cuisinière, quand, en jetant les yeux sur ce plat, — une majestueuse volaille abondamment arrosée de sauce aux truffes, — il poussa un cri de désolation.

« Bon Dieu! de la braise plein la sauce! les maladroits, les malpropres! Ils auront laissé tomber cela en remettant du charbon dans le fourneau. Comment faire? on ne peut pourtant pas servir des choses pareilles. »

Et, tirant son couteau de sa poche, le trop zélé jocrisse enleva prestement tous les petits morceaux noirs qui l'offusquaient, puis il apporta, triomphant, la volaille sans truffes!...

Et voilà, chère Florence, par qui l'on est servi dans notre dix-neuvième siècle; les uns sont des exploités, les autres des imbéciles! oui, une calamité universelle &, qui pis est, une calamité obligatoire pour presque tous!

La marraine de Marie prétend qu'avant dix ans les domestiques ne voudront plus être que *nos employés*, & que dans vingt tout le monde sera réduit à se servir soi-même. Oh! *domesticomanie* de mes rêves, c'est alors qu'il ferait bon que tu fusses inventée!

Après cette question brûlante, une question tout aussi à l'ordre du jour fut mise sur le terrain: celle des prétendus droits que certaines femmes s'amusent à revendiquer au nom de certaines autres.

— Ah! Florence, seraient-elles embarrassées, ces pauvres femmes, si un beau jour on les prenait au mot! Les vois-tu, elles douillettes créatures, habituées à toutes les aises de la vie confortable, à ces aises dont elles jouissent sans avoir eu la peine de travailler à les gagner; les vois-tu aux prises avec les mille & une difficultés des affaires sérieuses, lot peu enviable des hommes qu'elles jalouent?

Pauvres imprudentes! comme elles briseraient vite leurs ongles roses contre les obstacles imprévus qui se dresseraient de tous les côtés devant elles. Et leur poésie, & leur grâce traditionnelles dont elles feraient bon marché? Et leur petite royauté qu'elles abdiqueraient? Et leur prestige qu'elles détruiraient!

Les vois-tu d'ici députées, sénatrices, avocates, médecins, car il faudrait inventer des mots féminins pour ces fonctionnaires en jupons!...

Te représentes-tu une séance de ces aimables femmes d'État à la Chambre, par exemple? Bon

Dieu! quelle avalanche d'oratrices, quel chassé-croisé de paroles, quel déluge de discours... Te les figures-tu aussi *pompières* ou gardes mobiles?

Quant aux hommes, je me demande à quoi ils occuperaient leurs loisirs, tandis que ces dames se livreraient à l'étude ardue du Code, de la politique, de la médecine, de la stratégie & les supplanteraient dans toutes les occasions? Peut-être bien ils soigneraient les bébés & feraient la cuisine; ils raccommoieraient les bas... bleus de leurs femmes & donneraient les torchons à la blanchisseuse!

Oh! les bonnes folies qui ont été dites à ce sujet, si tu savais, Florence, car aucune des dames réunies chez madame C... n'approuvait, je te prie de le croire, les excentriques prétentions de ces chercheuses d'indépendance. Il est si joli, notre petit rôle de femme, tel qu'il est!...

La marraine de Marie surtout, avec sa verve originale, était bien amusante.

— Pour moi, conclut-elle enfin plus sérieusement, je ne nous reconnais d'autres droits que ceux-ci: Faire le bien autour de nous, dans la mesure de nos petits moyens féminins, mais rien au delà! Soigner nos ménages, nos maris, nos enfants aussi bien que possible; cultiver notre intelligence suffisamment pour gouverner habilement les premiers, être les vraies compagnes des seconds, les vraies mères des troisièmes; nous efforcer enfin d'être bonnes, belles, agréables à voir & à entendre, afin de réaliser au complet le type charmant telle que le bon Dieu la créa certainement.

— Alors, marraine, s'empressa de dire Marie, notre petite coquette, puisque vous nous reconnaissez le droit d'être jolies, vous ne proscrivez pas les moyens qui aident à le devenir?

— D'abord, mon enfant, le meilleur, à mon avis, pour posséder un gracieux extérieur, c'est de travailler à s'améliorer intérieurement. Tu crois que j'avance là un paradoxe? mais vois toi-même si le visage — fort ordinaire, je le veux bien! — d'une personne aimable, bienveillante, franche, spirituelle & gaie, n'est pas cent fois plus attrayant, plus sympathique que celui d'une très-belle personne qui aurait les défauts opposés? L'âme rayonne par les yeux, quoi qu'on fasse, & plus elle est perfectionnée, plus elle répand sur les traits qui l'enveloppent un reflet radieux.

— Oh! ça c'est bien vrai! s'écria Marie, regardant sa chère marraine avec des yeux qui signifiaient clairement que ce reflet radieux, elle venait de le découvrir en elle.

— Bref, pour être réellement belle, continua l'aimable femme, joins à cette culture morale, première condition à mes yeux, un exercice nécessaire pour le développement du corps & l'entretien de la santé, de la sobriété, pas de veilles, quelques soins hygiéniques bien entendus.

— Et quelques bons cosmétiques, interrompit Marie avec volubilité, tels que la *Crème Oriza* &

l'*Oriza lacté* (1), qui entretiennent la fraîcheur de la peau, l'*Oriza dentifrice*, dont Berthe est si contente, le *savon Oriza*, dont se sert toujours Jeanne, enfin l'*Oriza Powder* à la rose, à l'oranger & au lis, dont notre Adrienne fait une si grande consommation journalière.

— Le *Lait antéphélique* de Candès est bien bon aussi, dit une jeune femme, parente de madame C...

Ces mots, le croirais-tu, soulevèrent une discussion presque orageuse, les avis sur cette eau se trouvant très-partagés, & je vais, si tu le trouves bon, essayer de résumer le débat avec l'impartialité d'un président de cour d'assises :

« Le lait antéphélique est devenu une eau de toilette qui, mêlée à l'eau de fontaine, est salutaire à la peau, comme cosmétique spécial contre beaucoup de ses accidents.

Le lait antéphélique a commencé sa renommée par le traitement des tâches de rousseur. Ce traitement était énergique, & beaucoup de jeunes femmes, ne sachant pas bien s'en servir, s'effrayaient de la révolution momentanée qui s'opérait sur leur visage, entre autres, les croûtes noirâtres qui surgissent au bout de quelques jours, après l'emploi du lait antéphélique pur. Elles doivent exister ; il ne faut pas s'en effrayer ; elles durent peu, & quand on sait bien diriger le traitement, il réussit parfaitement. On peut à cet égard demander des renseignements à monsieur Candès, propriétaire de ce cosmétique, boulevard Saint-Denis, 26.

Quant au lait considéré & fabriqué comme eau de toilette, on s'en sert en jetant quelques gouttes dans l'eau, comme on fait de l'eau de cologne ou des vinaigres, & on sera très-satisfait de cette eau, exceptionnellement composée pour éclaircir le teint & le préserver des tâches de rousseur.

Pour mieux *éclaircir* la question, une dame, partisan du lait Candès, tira de sa poche une petite brochure d'où elle nous lut les lignes suivantes empruntées à un savant docteur, j'avais d'abord cru entendre un savant parfumeur :

« Sous l'influence de ces lotions, il survient des démangeaisons & une légère tumescence locale ; l'épiderme devient d'un brun foncé, se dessèche, & il se fait une *desquamation* sous forme de petites écailles, qui laisse à découvert la peau blanche, lorsque l'effet est produit. »

— Moi, dit madame C..., je m'abstiens de cosmétiques... De mon temps, on ne se servait que d'eau claire pour sa toilette, & l'on ne s'en trouvait pas plus mal.

— Tes joues encore si fraîches semblent le prouver suffisamment, mère, répliqua Marie je-

tant ses deux bras autour du cou de madame C... & l'embrassant. Mais monsieur Candès ne pourrait-il pas t'opposer une foule de ses clientes dont le courage a été récompensé par une *belle peau toute neuve* ?

Au revoir, chère, je me sauve bien vite, & tu n'en seras pas fâchée, car tu dois être aussi fatiguée que moi de cette si intéressante conversation.

Ton affectionnée,

JEANNE.

## MODES

Chère amie,

Les indications de toilette que je te donnerai aujourd'hui seront pour les grandes réceptions du soir, les grands dîners & les soirées musicales. Les bals sont interrompus, mais pour reprendre, dit-on, après Pâques, le carnaval ayant été extrêmement court cette année.

Les formes des corsages, tuniques, paniers, etc., n'ont pas changé encore, mais les jupes se font un peu moins longues que l'année dernière. Les femmes mariées emploient beaucoup la dentelle soit blanche, soit noire, pour garnir d'un ou deux rangs leurs tuniques ou paniers. On fait encore quelques ornements Watteau tout en dentelle ; ils partent du milieu du dos & se terminent derrière par un gros pouff.

Aux dernières réceptions, les toilettes des femmes les plus à la mode étaient de nuances foncées. Ainsi, beaucoup de tuniques en velours ou en satin grenat, gros vert, violet, avec des jupes de dessous en tulle blanc, bouillonnées ou garnies de petits volants, ou de blondes. Quelques tuniques étaient courtes & plus ou moins relevées ; d'autres à queue & aussi longues par derrière que la jupe de tulle, mais laissant voir entièrement le devant de cette jupe, qui formait tablier. — Les ceintures nouées derrière sont en général très-larges & très-courtes ; les nœuds formés par plusieurs coques. Les paniers sont souvent relevés au milieu par une large patte de satin ou de velours, passant sous une ceinture ronde, sans nœuds. Quelquefois un gros pouff de fleurs remplace le nœud sur les paniers ; ce sont généralement des fleurs tombantes comme le lilas, le muguet, l'acacia.

Toilette originale & très-élégante en tulle noir : la première jupe garnie d'une masse de petits volants tout simplement coupés ; la seconde

(1) Chez Legrand, fournisseur de la cour, rue Saint-Honoré, 207.

extrêmement relevée de chaque côté & derrière par de gros nœuds de satin noir & de larges pensées jaunes. — Corsage garni tout autour d'un petit volant de tulle noir, au milieu duquel se trouve une guirlande des mêmes pensées, mais plus petites, que l'on met également dans les cheveux.

Autre toilette : bouton d'or — c'est la grande mode du moment. — Première jupe en tulle blanc, ayant une dizaine de petits volants plissés, distancés par un ruban de satin bouton d'or, qui forme de petites coquilles séparées de temps en temps par un petit nœud de satin noir. Le corsage & les paniers en satin noir, avec bouquets brochés de soie bouton d'or. Ces paniers sont très-relevés sur les côtés par des revers doublés de satin bouton d'or, & retenus par des nœuds de satin noir & des bouquets d'œillets bouton d'or. Large ceinture nouant derrière, en satin noir & doublée de satin bouton d'or. — Corsage garni de draperies avec un bouquet d'œillets de côté. Même bouquet de fleurs dans les cheveux, avec une aigrette noire. — On voit encore des tuniques de soie noire sur jupe blanche ou de couleur. Des jupes de poul de soie noire avec paniers de dentelle blanche, recouvrant aussi le corsage; mais c'est un peu excentrique, & peu gai pour une réunion de plaisir.

Le genre Louis XV & Pompadour est toujours fort en faveur. On fait des robes de soie à petits volants presque jusqu'à la taille, alternés l'un rose, l'autre bleu. La coiffure en muguet & en roses. — Cet arrangement de toilette est assez joli, de même couleur, un volant clair, un volant foncé. Quelquefois il permet d'utiliser une robe ancienne : l'étoffe, coupée en petits volants & mélangée avec d'autre plus foncée, reprend un air tout à fait neuf, surtout le soir. — La coiffure doit être aussi de même couleur, mais de deux nuances différentes.

Pour jeune fille, voici une toilette ravissante de fraîcheur. D'abord un dessous rose (en soie si on en a; dans le cas contraire, on peut le mettre en popeline), recouvert d'une tarlatane rose, également. — La jupe se compose d'une quantité de tout petits volants de tulle tantôt roses, tantôt blancs, placés un peu les uns sur les autres. Les paniers en tulle blanc, recouverts de tulle rose, très-bouffants & très-retroussés. — Corsage à berthe ou à bretelles, garni des mêmes petits volants que la jupe. — Dans les cheveux, deux roses, une blanche, une rose. Cette toilette a un aspect tout à fait nuageux, & sied à ravir.

Du reste, les toilettes entièrement en tulle ou en tarlatane sont toujours ce qu'il y a de plus joli pour les jeunes filles. Seulement elles durent peu, surtout si l'on reste jusqu'à la fin d'un bal. — En voici une plus solide, également jeune & très-jolie : en taffetas blanc ou rose; quand on n'a pas de robe de dessous en soie, c'est une bonne acquisition à faire, car, par la suite, cela peut rendre de grands services. — La jupe est tout unie, &

un peu à queue. Quand elle sera défraîchie, on pourra mettre, au bas, des petits volants ou des bouillonnés en tulle ou en soie. — Le corsage est garni de plissés en taffetas pareil, découpé. — Un petit panier formant une seconde jupe extrêmement courte, & tendue sur le devant, fait un gros pouff par derrière. — Deux pattes assez larges & garnies tout autour comme le corsage sont posées de chaque côté du lé de devant, & viennent, en se croisant, s'attacher avec un nœud à larges bouts au bas du pouff de derrière. — Ceinture se terminant par un nœud semblable au précédent. — Petit bouquet de primevères dans les cheveux.

On voit aussi, pour toilettes simples de jeunes filles, des robes d'organdi avec des marguerites ou des étoiles appliquées, qui font très-bien le soir. On peut, en variant la couleur de la ceinture, porter cette toilette plusieurs fois.

Les jeunes filles mettent fort peu de chose dans leurs cheveux, souvent rien. — Un nœud, une simple fleur ou une petite couronne, de côté. — Les femmes mettent des diamants, des aigrettes, des plumes ou des fleurs. On en voit beaucoup plus que l'année dernière. — Tout cela se place assez haut.

Quand on ne veut pas faire de grandes dépenses, la sultane blanche, rose, lilas, fait de jolies petites tuniques ou paniers, de même que le foulard. J'ai visité à ton intention les magasins de la Colonie des Indes, 53, rue de Rivoli. J'y ai vu du foulard ravissant pour robes de soirées : un petit bouquet de fraises sur fond blanc, admirable d'impression. Puis, sur fond blanc encore, des bouquets Pompadour, &c. Ces foulards sont très-beaux & peuvent se nettoyer parfaitement.

On m'a montré, pour robes de ville, différents dessins de fort bon goût, & bien réussis : une petite couronne ducale, surmontée de petits boutons de roses & de bluets sur fonds gris, maïs, &c. De charmantes rayures jardinières, des dessins de cachemire de moyenne grandeur & de tout petits triangles, pois, étoiles, trèfles, pensées, &c. Toutes ces dispositions forment généralement une série de dix fonds différents : blanc, gris, maïs, bouton d'or, noir, rouge, bleu, violet, &c. J'ai remarqué aussi un joli choix de rayures pour jupons & chemisettes. Puis, du foulard uni de très-belles couleurs. — Pour robe de chambre, on trouve de jolies palmes, de belles rayures cachemiriennes, sur fonds noir, rouge, bleu. J'ai beaucoup admiré le foulard Linntown, étoffe glacée & changeante avec de superbes reflets, & enfin le Chandernagor, tissu aussi épais & plus brillant que la popeline. Le fond est écru, couleur naturelle. Il y en a de tout uni, & d'autre à rayures cerise, bleues, violettes, etc. Cela fera des costumes de printemps excessivement jolis & distingués. Il suffit d'écrire au magasin de la Colonie des Indes pour recevoir immédiatement un assortiment complet d'échantillons avec les prix. On les expédie *franco* pour la province & l'étranger.

Après avoir parlé de toutes les fantaisies de la mode, il nous faut maintenant aviser aux organisations d'intérieur que vont imposer les exigences de la saison nouvelle. Pour commencer par la partie la plus utile, la plus sérieuse, & les objets sur lesquels on peut dès aujourd'hui fixer son choix, arrêtons-nous aux grands magasins du *Coin de Rue* (1). Là se trouve une variété d'articles de tous genres.

Pour en donner la preuve, citons les tissus nouveaux destinés à remplacer les rideaux de soie & les riches tentures d'hiver qui vont s'enlever de nos appartements, tissus nouveaux aussi charmants pour les châteaux que pour les plus modestes campagnes. Le *Coin de Rue* offre des dessins anciens & modernes, de tous les styles, & dont la plupart sont accompagnés de papiers à dessins pareils, ce qui complète de la manière la plus facile & la plus ingénieuse l'ameublement d'une chambre à coucher ou d'un salon.

Citons encore les perses d'Alsace, dessins camaïeux (toutes les nuances garanties), larges de 80 centimètres, au prix de 50 centimes; &, à côté de cette modeste tenture, tout ce qui se fait de plus riche dans le genre : la cretonne dite *toile à voile*, enluminée à 10' & 12' couleurs, 1 fr. 95 c. le mètre!... (autrefois 4 et 5 fr.).

Après les tentures, les rideaux. — Voici les grands rideaux brodés avec bordures, largeur de 1<sup>m</sup> 30, hauteur de 3<sup>m</sup> 20, au prix de 4 fr. 75; d'autres de la plus grande richesse, largeur de 1<sup>m</sup> 70 et hauteur de 3<sup>m</sup> 60, à 15 fr. 75, & une foule de prix inter-

médiaires. Quant aux petits rideaux, il y en a un choix immense & de charmants, depuis 1 fr. 75, jusqu'aux plus élégants de 3 fr. 75.

Nous voyons encore des serviettes-damier pur fil à 10 fr. 75 la douzaine, & des services damassés pour douze couverts, linge de Saxe, à 18 fr. 75! Puis les œils de perdrix, & les torchons en toile d'Alençon à 35 centimes; des draps sans couture, largeur de 2<sup>m</sup> 40 sur 3<sup>m</sup> 50 de long, 22 fr. la paire, & brodés avec plus ou moins de luxe, 25 fr. Des douzaines de mouchoirs à vignettes à 2 fr. 95.

Enfin, cette même maison vient de mettre en vente un arrivage considérable de cachemires achetés par son agent dans l'Inde, à des prix inconnus jusqu'ici, puisqu'elle peut livrer des cachemires des Indes longs, pour corbeilles de mariage, à 1,175 fr., & des cachemires carrés à 675 fr.

A ce propos, nous terminerons par quelques lignes empruntées à monsieur Nestor Roqueplan :

« A la séance d'ouverture des Chambres, la princesse de Metternich, l'arbitre irrécusable, portait un cachemire des Indes long, éblouissant de lignes blanches.

» C'est un événement, c'est une leçon : la jurisprudence est faite, le cachemire long est de toilette solennelle ; voilà la bonne école!

» La confection, c'est la démocratie de la toilette, la bizarrerie banale ; c'est tout le monde, les belles & les mal bâties, c'est, au besoin, le rembourrage, c'est toujours la gaîne.

» Le cachemire est personnel, il est exigeant, il ne sait pas habiller la première venue : c'est le grand air, c'est la race dans la toilette; le cachemire est une des dernières institutions que les révolutions aient épargnées! »

(1) Rue Montesquieu.

## SOMMAIRE

### TROISIÈME CAHIER

Entre-deux — Carré avec ourlet à jours — Guirlande avec J. C. pour drap — Entre-deux, feston — Dentelle filet guipure — Dentelle crochet & mignardise — Entre-deux au crochet — Pelote satin — Petite bande cachemire — Bande crochet tunisien — Tapisserie dessin use-laines — G. L. — *Julienne* — M. L. enlacés — *Honorine* — M. C. — Parure — M. R. — *Amélie* — *Lucie* — O. B. — Alphabet — Mouchoir — Nœud de ceinture — Ruche pour ornement de robe — Cordon de sonnette, perles d'Allemagne — Corbeille à papier — Rond de serviette — Nœud croisé — Garniture — Petite garniture — Bonnet — B. M. — C. M. — Petit entre-deux — *Marie* — Deux entre-deux.

### PLANCHE III

Premier côté.

Toilette de jeune fille, de la gravure du 1<sup>er</sup> Mars.

Deuxième côté.

Tournure-panier.

Robe pour petit garçon, de la gravure du 1<sup>er</sup> Mars.

### GRAVURES DE MODES

PREMIÈRE GRAVURE

*Toilette de jeune fille.* — Robe en taffetas à jupe tunique, le bas de la robe est orné de plusieurs volants découpés, la tunique est bordée d'un effilé-glands, sur-

monté d'un biais en velours, le corsage ouvert devant en carré, la pèlerine décolletée de même & ornée comme la tunique. La pèlerine est retenue au milieu dans le dos par des nœuds en velours disposés en cascade. — Chapeau en crêpe avec plissé & draperie; une traîne de roses, posée sur un nœud formant diadème, retombe sur le chignon. — Fichu avec plastron en valenciennne & appliques brodées.

*Toilette de mariée.* — Robe en faye, ornée d'une Angletterre, simulant la tunique & la pèlerine, surmontée d'une ruche plissée; de petites branches de fleurs d'oranger sont posées à la tunique & sur les épaules. — Ceinture avec traîne & fleurs d'oranger. — Voile en tulle illusion. — Coiffure avec traîne en fleurs & feuillage d'oranger.

*Costume de petit garçon.* — Robe en velours ou peline, princesse & à revers devant, ornée de boutons dorés. — Toque hongroise avec aigrette.

DEUXIÈME GRAVURE

1, *CORSAGE* en mousseline, avec devants croisés, entre-deux brodé, garni de valenciennne.

2, *TOILETTE* de première communion. — Robe en mousseline suisse, ornée de carrés brodés, garnis d'une petite valenciennne; on peut disposer les carrés simulant la tunique. — Voile en mousseline suisse. — Bonnet en tulle illusion avec rubans en taffetas.

3, *CHEMISSETTE* en tulle brodé, garni de rouleautés en satin & de ruches en guipure.

4, *PÈLERINE* bachelick en mousseline avec guipure

surmontée de petites pointes en satin, maintenues par un rouleauté.

5, *PÈLERINE* carrée, ornée d'entre-deux formés par des carrés alternés en ruban, & en dentelle avec appliques brodées.

6 & 7, *PARURE* décolletée, bouillonné sur transparent en mousseline surmontant un large entre-deux brodé, garni d'une valenciennne, la même valenciennne remonte sur le cou.

8, *TUNIQUE-CAMARGO* en dentelle noire ornée de nœuds en satin.

Les abonnées à l'édition violette & à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

- Corsage ouvert devant.
- Fichu ouvert.
- Sous-jupe tournure.
- Casaque avec pèlerine.
- Gilet pour homme.

Les abonnées à l'édition verte recevront, en plus, les patrons suivants à pièces indépendantes, pouvant se découper :

- Tunique-camargo, de la gravure de lingerie du 1<sup>er</sup> Mars.
- Corsage pour petite fille.

CHARADE

Mon premier, quand il est nouveau,  
Semble avec lui ramener l'espérance ;  
On croit renaître du tombeau,  
Saluer une aurore, un horizon immense.  
Mais trop vite, hélas ! il vieillit,  
Et la réalité ne vaut pas la promesse ;  
Le voilà bientôt décrépit :  
Ah ! puisse-t-il du moins nous léguer la sagesse !

— Mon dernier est l'ambassadeur  
D'une puissance vénérable ;

Seule, ainsi l'a prédit son divin fondateur,  
Nous la voyons demeurer stable.

— C'est mon tout qui fait le succès  
D'une œuvre, plus que le mérite :  
Où le bruit se fait l'on court vite ;  
Tel est l'usage des Français.

Se laissant éblouir par un pompeux mensonge,  
Ils prodiguent leur or pour le plus faux clinquant.  
Trop crédules lecteurs, dites, jusques à quand  
Encouragerez-vous cette hydre qui vous ronge ?



## MOSAÏQUE

### LE SANCTUAIRE DU PATER-NOSTER.

La tradition chrétienne a conservé le précieux souvenir des actions & des paroles de Jésus-Christ, & elle a constamment vénéré les lieux où il passa en faisant le bien & ceux où il fit entendre sa divine parole. C'est ainsi que l'on connaissait à Jérusalem l'emplacement où Notre-Seigneur a enseigné aux Apôtres l'Oraison dominicale.

Ce terrain se trouvait aux mains des Musulmans depuis le départ des Croisés de la Judée. La princesse de la Tour d'Auvergne, après dix ans de travaux & de persévérance, est venue à bout d'acheter ce précieux sanctuaire, elle l'a offert à la France comme un domaine national, & le clergé en a pris possession. Le monument qu'on élève sur cette terre consacrée portera le *Pater* écrit en vingt-quatre langues différentes.

### CURIOSITÉS HISTORIQUES.

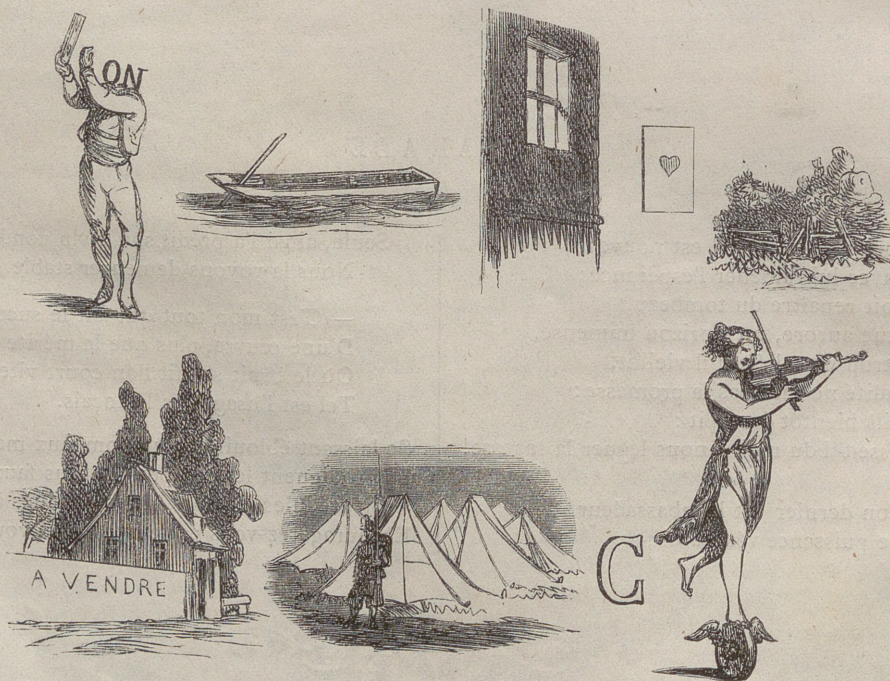
Dans une nuit de l'été de 1720, le gouverneur de l'île de Sardaigne, monsieur de Pietra-Santa, eut un rêve épouvantable; il lui semblait être environné de morts & de mourants; l'île tout entière se voyait dépeuplée par un fléau terrible. A son réveil, on lui annonça qu'un navire demandait l'entrée du port de Cagliari, il refusa, & quoique ce refus eût l'air d'un caprice, il y persista. Le navire cingla vers Marseille, & bientôt on apprit qu'il y avait apporté la peste — cette peste meurtrière qui sévit en Provence pendant dix-huit mois & qui donna l'immortalité à l'évêque Belzunce.

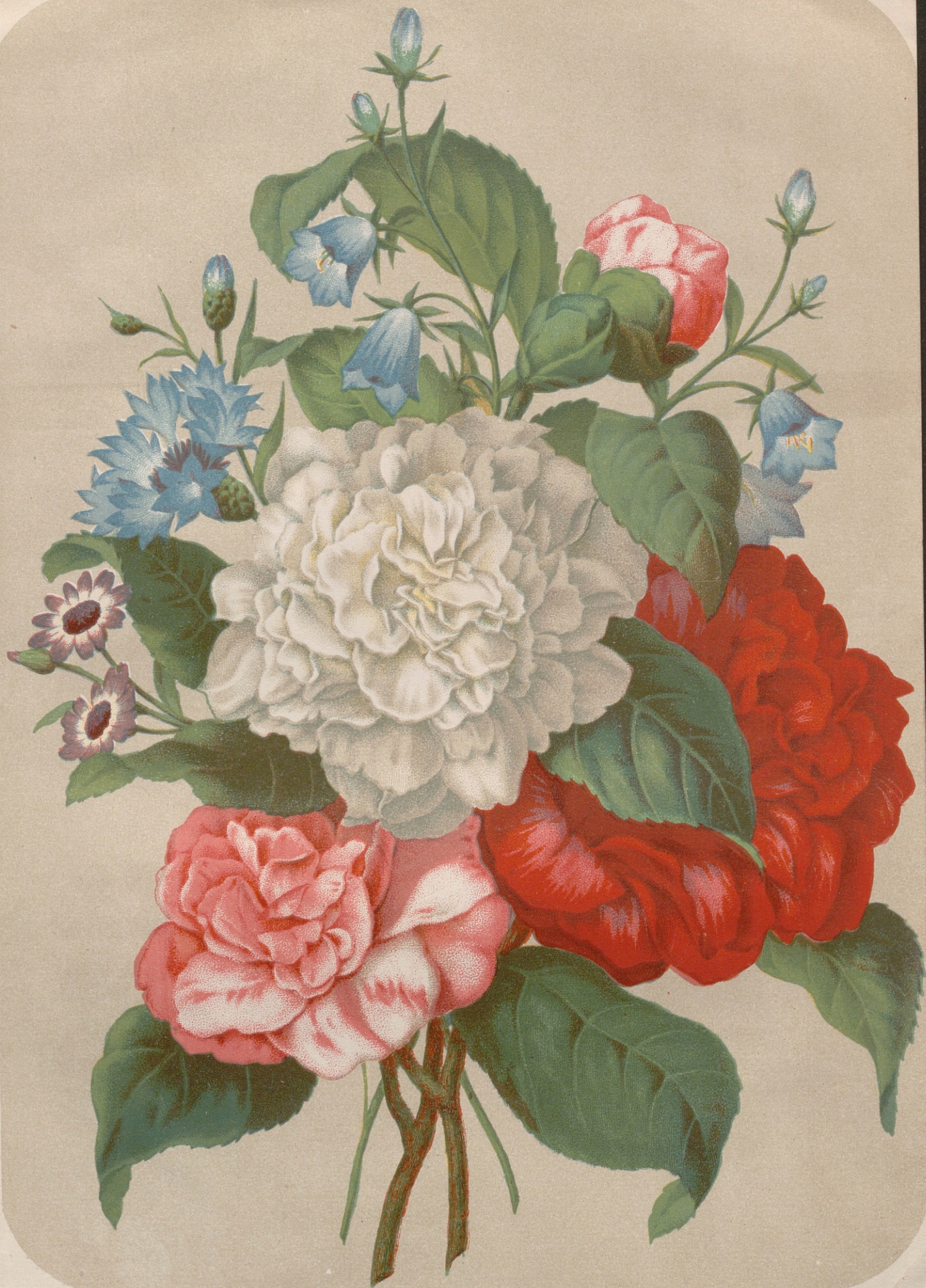
Le pressentiment qui avait dicté le refus du gouverneur de Sardaigne parut si miraculeux, qu'on le consigna dans les registres publics de l'île.

Le mot du Logogriphe de Février est MOUTARDE (senevé). Retranchez la première lettre, reste OUTARDE (oie sauvage).

EXPLICATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.

## RÉBUS





JOURNAL DES DEMOISELLES. Lith à la Vapeur de Dupuy Passage du Desir. 3 Paris.







## AVIS AUX ABONNÉES DU JOURNAL DES DEMOISELLES

---

Un mot publié par le *Journal des Demoiselles* a appelé l'attention de ses abonnées sur les pâtes alimentaires de la MAISON FEYEUX. Le *Journal des Demoiselles*, à la suite de cette publication, a reçu et transmis de nombreuses demandes du petit coffret dont il avait été question et qui renferme 100 POTAGES FEYEUX (douze espèces).

Cet empressement des abonnées à répondre à la recommandation du journal a paru, à l'Administration, être une preuve non équivoque de l'intérêt tout particulier qu'inspire aux familles l'industrie récente encore, dont la Maison Feyeux est le représentant le plus connu. — En conséquence, et pour satisfaire une curiosité légitime et non sans utilité, l'Administration du Journal a demandé à M. Feyeux une note plus complète sur ce qui, dans son industrie, est de nature à rendre service à ses lectrices. On trouvera cette note ci-dessous.

---

On a dit bien souvent en province, et non sans un peu d'envie, qu'une maîtresse de maison rencontre à Paris mille facilités pour improviser en quelques minutes un dîner. Cela est vrai, en effet, et il est peu de familles qui, surprises à l'improviste par la visite d'une ou plusieurs personnes, n'aient été vingt fois dans la nécessité d'improviser un dîner plus complet, plus varié, plus délicat que le régime ordinaire de la maison.

Si cette nécessité existe à Paris, combien ne se produit-elle pas plus souvent en province, à la campagne, dans les châteaux, aux bords de la mer, etc. ! N'est-ce pas là surtout que les visiteurs, venant de plus loin, ayant moins de facilités de transport, deviennent plus naturellement les hôtes de la maison ? Et cependant c'est en province et à la campagne que les approvisionnements sont moins faciles ; là, point de restaurant, point de rôtisseur, point de pâtissier-cuisinier, qui, chacun de son côté, vous offre immédiatement les éléments d'un dîner. S'il en existe, il faut leur donner des ordres à l'avance ; dès lors, leurs services sont nuls pour un impromptu.

Mais avant de jalouser Paris et les grandes villes qui offrent tant de facilités à cet égard, il faudrait que la maîtresse de maison connût bien les ressources dont elle pourrait disposer encore, et que des industriels, tels que la maison Feyeux, augmentent et varient chaque année davantage.

Examinons donc ces ressources. — Vous faut-il un potage au gras ? L'*extrait de viande* que prépare la maison Feyeux, et qui n'a point l'odeur sauvage des extraits d'Amérique, en fournit l'élément principal. Mettez dans ce bouillon du *tapioca-Feyeux*, du *sagou-Feyeux*, des *petites pâtes de Naples* (nouveau modèle), de la *semoule d'Italie*, et vous aurez en quelques minutes un excellent potage.

Voulez-vous quelque chose de plus nouveau ? Vous avez les *perles du Nizam*, de tous les potages le plus flatteur à l'œil lorsqu'il est bien préparé, puis le *maranta des Antilles*, la *semoule de patates de l'île Maurice*, le *couscoussou*, le *potage impérial*, le *tapioca-julienne*, le *riz Crécy* ; tout cela est nouveau et ne se trouve pas dans les campagnes.

Ne parlons pas d'un relevé de poisson, il n'y faut pas compter à la campagne, à l'improviste, sans quoi nous vous recommanderions le *polenta-chapelure*, pour la sauce au gratin. Rien ne relève mieux la saveur du poisson.

Arrivons aux entrées. Avez-vous des côtelettes ? Étendez-les sur une *purée de châtaignes*. La farine de châtaignes de Feyeux est toute cuite, impalpable ; vous pouvez vous en servir toute l'année. Sa préparation au gras ne demande que quelques minutes.

Préférez-vous une jardinière ? La maison Feyeux en a de deux sortes : en semoule, sous le nom de *racines potagères*, assemblage de vingt-deux sortes de légumes cuits et desséchés, en boîtes de ferblanc ; ou en *macédoine*, une macédoine bien délicate, où chaque légume est finement taillé au couteau ou à la cuiller, et sous formes variées.

Le moment venu de servir les légumes, vous pourrez facilement les varier avec le catalogue de la maison Feyeux.

D'abord il y a les légumes sous leur forme naturelle. Ce sont des conserves en boîtes : des petits pois, des flageolets, des haricots, des asperges, des cardons, etc., etc. Il ne faut pas confondre ces conserves-là avec celles du commerce. Il y a entre ces deux espèces la même différence qu'entre un chef-d'œuvre du baron Brisse et quelque fricot de restaurant.

Préfére-t-on une purée ? Voici des farines de légumes cuits : *petits pois*, *lentilles*, *fèves de marais*, *flageolets*, *purée Crécy*, *purée à la Condé*, *purée Richelieu*, *farine de patates*, *d'ignames*, etc. ; la nomenclature en est longue. Avec ces

farines-là, on prépare en huit ou neuf minutes des purées exquis qui coûtent 2 ou 3 centimes par personne.

Aime-t-on mieux servir des pâtes, une timbale de macaroni, des lazagnes, des nouilles, des tagliatelli? Inutile de demander tout cela à Gènes ou à Naples, la maison Feyeux est fournisseur breveté du roi d'Italie.

Mais toutes ces formes de pâtes que nous venons d'énumérer se trouvent partout. Si vous voulez du nouveau, voici les *coquillages*, les *dents de cheval*, les *côtes de céleri*, les *becs de plumes*, les *noisettes*, les *sifflés*, les *dés*, etc., etc., cinquante formes nouvelles qui ne se trouvent que dans la maison Feyeux.

Le moment des entremets venu, avec la *farine de châtaignes*, la *crème de riz*, la *farine de noisettes*, la *farine d'amandes*, on n'a qu'à ajouter des œufs, du sucre, et on obtient des crèmes exquis, qui n'ont besoin pour prendre que quelques minutes. L'*arrow-root*, le *tapioca au cacao*, le *maïzena* vous fourniront des blancs-mangers et des gelées.

Pour les desserts... Mais en vérité il faut s'arrêter ici, car la mémoire la plus robuste n'y suffirait pas.

Déjeuners du matin : potages, purées, pâtes, entremets et desserts. On en trouve trois cents espèces dans le prix-courant de la maison Feyeux, et il faut tenir compte que

chacun de ces produits doit répondre aux conditions suivantes : 1° se conserver très longtemps; 2° être d'une préparation prompte et facile; 3° être économique. Nous classons cette qualité en dernier, bien que la maison Feyeux ait remporté, parmi toutes ses récompenses, la médaille la plus élevée à l'Exposition des produits à bon marché en 1867.

La maison Feyeux, fournisseur breveté de S. M. l'Empereur des Français, de S. M. le roi d'Italie et de plusieurs autres cours, a reçu des médailles d'honneur dans toutes les Expositions internationales et universelles, où elle a concouru en 1839, 1842, 1851, 1855, 1862, 1867. Ses agents sont établis maintenant sur tous les points du globe. Elle a des représentants à Shanghai, à Nangasaki, à Madras, à Bombay, à Valparaiso, à Guatemala, dans tout le Levant, dans toutes les grandes villes de l'Amérique du Sud, à Pétersbourg, à Moscou, à Nyi-Nowgorod, partout enfin d'un pôle à l'autre.

L'un des chefs de la maison Feyeux vient d'être nommé vice-consul de la république dominicaine, ce qui montre l'importance des relations que la maison entretient avec Saint-Domingue et les Antilles.

Voici quelques-uns des prix de détail des produits de la maison Feyeux :

POTAGES		par 1/2 kil.		DIVERS	
	par 1/2 kil.	Farine de patates....	3 »	Extrait de bœuf concentré, pots à 2 fr., 4 fr., 6 fr. et 12 fr.	
Tapioca Feyeux.....	1 80	Purée à la Crécy.....	1 50	Extrait de mouton.....	2, 4 et 6 fr.
Sagou Feyeux.....	1 50	Purée Condé.....	1 50	Sucs de légumes pour colorer, le flacon.....	0 60
Pâtes d'Italie.....	0 90	Purée Richelieu.....	1 50	Real turtle soup (soupe à la tortue), la boîte.....	10 »
3 <sup>e</sup> formes nouv.....	1 »	Purée Soubise.....	3 »	Biscottes de Bruxelles.....	1 80
Semoule d'Italie.....	0 80	Farine de châtaignes.	1 70	Plum-pudding flour (pâtisseries).....	0 90
Perles du Nizam.....	1 80	Crème de riz.....	1 »	Café d'amateur, mélange Feyeux.....	2 40
Maranta des Antilles.	2 »	Arrow-root Jamaïque.	5 »	Glands doux torréfiés, Feyeux.....	1 20
Semoule de patates..	3 »	Semoule d'ignames		Thé d'amateur, mélange Feyeux.....	8 »
Couscoussou.....	0 80	d'Afrique.....	3 »	Thé russe, importé par caravanes.....	30 »
Potage Impérial.....	3 »	Purée de topinam-		Thé Souchong fin.....	6 »
Tapioca-Julienne.....	2 »	bours.....	3 »	— supérieur.....	8 »
Riz-Crécy.....	1 50			— extra-fin.....	10 »
Tapioca-Crécy.....	2 »			Thé Congo, supérieur.....	5 »
Polenta pour potage.	0 80			Thé Pékao, pointes blanches, fin.....	12 »
Polenta pour chape-				— — supérieur.....	16 »
lure.....	0 80			— — surfin.....	20 »
Cassavé de Fernam-				Scuté orange Pékao.....	12 »
buco.....	1 40			Thé Hysson, fin.....	5 »
Gelée de salep de Perse	8 »			— supérieur.....	6 »
Théodoros, soupe po-				Thé Hysson Skin.....	8 »
tage.....	3 »			— perlé.....	10 »
Potage au céleri.....	2 50			— poudre à canon.....	10 »
Farine de pois.....	0 80			— Schulan supérieur.....	14 »
Farine de petits pois..	1 »			— impérial.....	12 »
Farine de lentilles... 0 80				Menus de Thés supérieurs.....	5 »
Farine de haricots... 0 80					
Farine de flageolets.. 3 »					
Farine de fèves de					
marais.....	1 20				
Farine de giraumon. 2 50					

L'Administration du Journal se charge d'expédier à ses abonnées toute commande des produits de la MAISON FEYEUx montant à une somme d'au moins **vingt francs**, qui devra être envoyée *franco*, par un bon sur la poste, à l'ordre du Directeur, ou en timbres-poste.

On pourra faire joindre à tous autres envois, demandés à des fournisseurs de Paris, ce qui diminue les frais de port.

la famille une occupation agréable autant qu'utile et une grande économie. En outre, un texte explicatif comme pour les numéros précédents.

Quand il y aura un cinquième samedi dans le mois, cette cinquième livraison sera composée comme les trois précédentes, au point de vue de la plus grande utilité pratique.

Cette édition satisfera, nous l'espérons, les plus difficiles, et résumera en elle toutes les qualités d'un journal à la fois instructif, littéraire et surtout utile, il s'adressera aussi bien aux jeunes filles qu'aux femmes mariées; ce sera en un mot le journal de la famille.

Le prix de cette édition est, pour l'année, de :

**28 francs** pour Paris, — **32 francs** pour les Départements.

Les abonnements pourront se faire pour 3 mois, au prix de :

**7 fr. 50 cent.** Paris; — **8 fr. 50 cent.** Départements.

Le *Journal des Demoiselles* sera donc ainsi divisé :

	Paris.	Départ.
<b>Édition mensuelle</b> ordinaire. ( <i>couv. chamois</i> )	<b>10 fr.</b>	<b>12 fr.</b>
<b>Édition bi-mensuelle</b> , avec gravures et texte,		
couverture bleue...	<b>16</b>	<b>18</b>
id. id. avec patrons, <i>couv. violette</i> ..	<b>15</b>	<b>18</b>
id. id. avec gravures, texte et pa-		
trons, <i>couv. verte</i> ....	<b>20</b>	<b>24</b>
<b>Édition hebdomadaire</b> , <i>couv. orange</i> .....	<b>28</b>	<b>32</b>

Nous terminerons en faisant remarquer aux abonnées qui sont restées fidèles à leur édition mensuelle, que nous ne les avons pas négligées, et que les nouvelles éditions ne nous ont pas empêchés d'apporter à leur édition toutes les améliorations que nous avons crues possibles.

C'est ainsi (comme elles ont pu le voir dans les numéros de Janvier et Février) que nous avons donné nos modèles de broderie sous une forme plus commode, et que nous avons augmenté le nombre de nos planches de patrons.

**NOTA.** — Celles de nos abonnées qui voudront faire l'essai de notre édition hebdomadaire pourront la recevoir pendant trois mois, en nous envoyant 8 fr. 50 (pour les départements). A l'expiration de ce trimestre, il leur sera loisible de revenir, pour le reste de l'année, à leur ancienne édition quelle qu'elle soit.

## TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DU 1<sup>er</sup> MARS

	Pages.
<b>INSTRUCTION</b> — Ce que renferme un grain de chénevis, par J. PIZZETTA.....	65
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> — Euphrasie, histoire d'une pauvre mère, par M <sup>me</sup> MATHILDE BOURDON.....	70
— — Maison rustique des Enfants, par M <sup>me</sup> MILLET-ROBINET.....	74
<b>ÉDUCATION.</b> — Une Feuille de rose (suite et fin), par M. ÉTIENNE MARGEL.....	75
— — Une Corbeille, par M <sup>me</sup> MARIE ÉMERY.....	79
— — La famille Reydel (suite), par M <sup>me</sup> M. BOURDON.....	85
<b>POÉSIE</b> — Un beau Jour d'Automne, par M <sup>lle</sup> MARIE-JENNA.....	88
<b>ÉCONOMIE DOMESTIQUE.</b> — Soles au fromage. — Huitres au jus de citron. — Raie à la sauce. — Ceufs brouillés aux anchois. — Savarin.....	88
<b>CORRESPONDANCE</b> .....	89
<b>MODES</b> .....	92
<b>CHARADE</b> .....	95
<b>MOSAIQUE.</b> — <b>RÉBUS</b> .....	96
 <b>Deux Gravures de Modes.</b> — Une imitation de peinture à l'huile: École de chiens tenue par des singes. — <b>Musique</b> : 2 <sup>me</sup> cahier, — feuille de Renseignements et Conseils. — <b>3<sup>e</sup> Cahier de broderie</b> , etc. — <b>Planche III</b> .	

**Nous ne répondons que des Abonnements qui nous sont demandés directement**

Il ne sera fait droit à aucune réclamation nous parvenant après le 20 du mois pour Paris, et le 25 pour les Abonnements servis par la poste, et qui ne serait pas accompagnée du numéro d'ordre.

Le **JOURNAL DES DEMOISELLES** se charge de toute espèce de Commissions, pourvu que ces Commissions soient d'une valeur d'au moins 20 fr. — (excepté pour les achats de librairie, pour lesquels le prix des achats peut être inférieur à 20 fr.). — Toilettes, Confections, Étoffes d'Ameublement, Livres, Gravures, Musique..., Articles de Paris, etc., etc. — Envoyer un Mandat sur la Poste.

### EN VENTE AU BUREAU DU JOURNAL

Petit bouquet de roses..... » 50	Pantinoscope et 12 sujets..... 2 40	Bande algérienne (tapisserie) .. » 50
Grand bouquet, pavots et camélias ..... » 75	Saint-Malo (imit. d'aquarelle).. » 50	Petit Manuel..... » 1 »
Pouff héraldique (tapisserie)... 1 »	Chenonceaux (imit. d'aquar.).. » 50	Descente de lit cachemire (tapisserie)..... » 50
Prie-Dieu, 2 morceaux (tapiss.) 1 50	Hirondelles (décalcomanie)... » 25	Jardinière (cartonnage)..... » 50
Vide-poche, 2 morceaux (cart.) » 50	Coffret gothique, 2 morc. (cart.) 1 50	Chaise genre Louis XIII (tapis.) » 50
Porte-Montre (modèle gaufré).. » 25	Dessus de tabouret (tapisserie).. » 50	Pelote (avec appliques en cachemire)..... » 50
Abat-jour, feuille de vigne... » 25	Mouton camaïeu, gris sur fond bleu (tapisserie)..... » 50	Bande pour ameublem. tapiss. » 50
— incendie..... » 75	Chalet, 13 morceaux (carton.) 1 »	Paysanne italienne (tapisserie).. » 50
— illumin. du 15 août. » 75	Porte-cigare, rouge et or sur fond gris..... » 25	Coucou (cartonnage)..... » 50
Pantoufle violette (tapisserie).. » 50	Pouff égyptien (tapisserie)..... » 50	Pantoufle, estampée rouge et or 1 »
— lilas (tapisserie)..... » 50	— à quatre couleurs..... » 50	Dessous de lampe, fleurs bleues » 50
Nid d'oiseaux (imitation d'aquarelle)..... » 50	— indien (tapisserie). .... » 50	Pochette à ouvrage ..... » 25
Jeune Bergère..... » 1 »	Pelote amarant et or ..... » 25	Vide-poche, estampé..... » 25
Mosquée de Brousse (im. d'aq.) » 50	Lambrequin, feuille de vigne. » 50	Pantoufle, estampée noire et bleue..... » 25
Le Petit Poucet. — Chacun son tour. — Combien pour un. —	Pouff cachemire (tapisserie)... » 75	Petit vide-poche avec fleurs.. » 25
La Tentation (imit. d'aquar.) » 25	Guirlande de fleurs pour écran (tapisserie)..... 1 »	Lambrequin rose sur fond bleu. » 50

# LA POUPÉE MODÈLE

JOURNAL DES PETITES FILLES

*Paraissant le 15 de chaque mois, à partir du 15 Novembre.*

**Prix : 6 francs par an pour Paris; — 7 fr. 50 c. pour les Départements**

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur du Journal des Demoiselles